

INDOCHINE

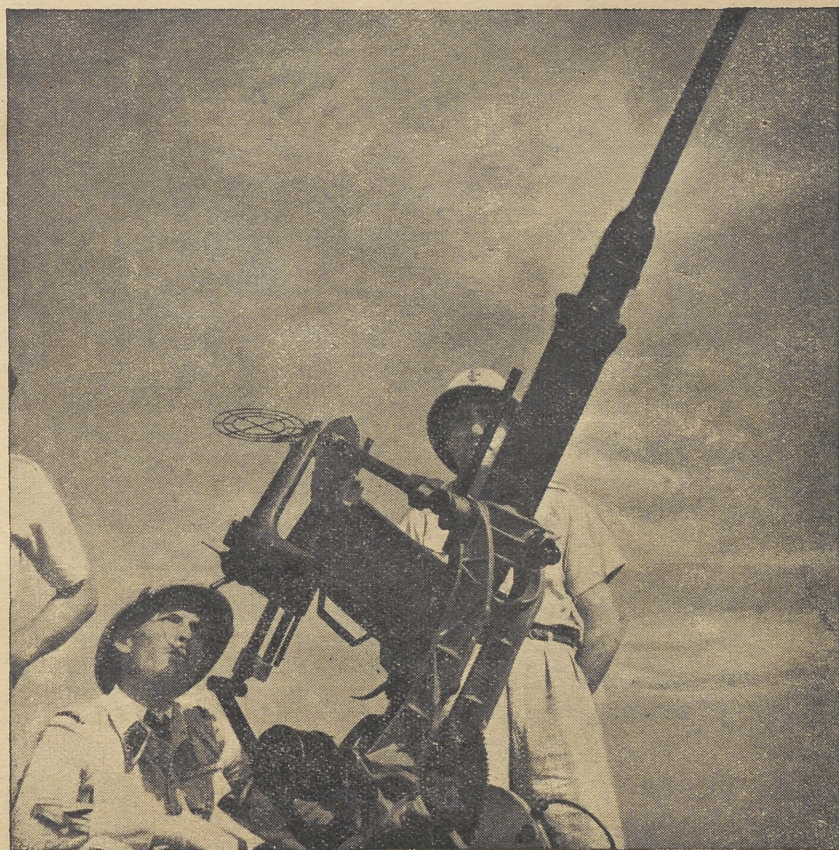
HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



HOMMAGE



A L'ARMÉE ET AUX MORTS



D. C. A.

***Abonnez-vous,
Abonnez vos amis***

à **INDOCHINE**

Sur la Colonie, sur l'œuvre de
rénovation accomplie en France
par le Maréchal,

INDOCHINE vous offre
une documentation unique.

De France, vous ne recevez plus
guère de livres ni de revues,

INDOCHINE vous offre
des heures de lecture.

Ses reportages photographiques,
reproduits par les procédés les
plus modernes, traitent des sujets les
plus variés.

INDOCHINE vous offre
*une illustration abondante,
pittoresque et vivante.*

Par ses articles, ses photos, ses
chroniques,

INDOCHINE *vous tient au
courant de l'Indochine.*

Abonnez - vous !

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

SOMMAIRE

Pages	Pages
Le Maréchal à Grenoble 1	La France de Péguy, par V. REYNES (suite en fin) 11
La Légion au combat de Phoum Preav (16 janvier 1941) 3	La semaine :
Le Livre d'Or de la Légion Etrangère au combat de Phoum Preav (16 janvier 1941) 5	En Indochine 16
Le Tirailleur cambodgien au combat 8	En France 16
D. M. A. 10	Dans le Monde 16
Haut-Laos II à IV	La Vie Indochinoise 17
Tirailleurs annamites au combat V	Naissances — Mariages — Décès 19
Morts au Champ d'honneur VI à VIII	Pour le dimanche :
Le Maréchal visite la France IX à XII	Les Bonnes Recettes 20
	Mots croisés n° 23 20
	Solution des Mots croisés n° 22 20

Le Maréchal à Grenoble

Un fait domine, cette semaine, tous les autres de la vie française ; il s'agit du voyage du Maréchal à Grenoble et dans la région avoisinante.

A cette occasion — le 19 mars —, il a prononcé du balcon de la préfecture de l'Isère un de ses plus importants discours.

Le Discours :

En cette journée consacrée à la France, a-t-il dit, les acclamations qui montent vers elle prouvent que vous avez foi en son destin et que vous êtes prêts à tous les sacrifices pour assurer son relèvement. La tâche est rude. Je m'en aperçois chaque jour. Huit mois de Gouvernement m'ont appris à mieux connaître les hommes, à mieux apprécier l'orientation à donner aux problèmes qui nous sont posés presque à chaque heure de la journée.

Mon œuvre et celle de mon gouvernement ne sont pas toujours exemptes de critique. La nombreuse correspondance qui me parvient chaque jour témoigne souvent d'inquiétude et de déception.

On se plaint, en particulier, des taxations, de l'insuffisance de ravitaillement, de l'équipement des stocks. Je n'ai pas besoin de vous dire que ces questions sont l'objet de toutes nos préoccupations et que nous comptons beaucoup sur l'aide américaine pour nous aider à les améliorer.

On se plaint de tracasseries de certaines administrations et du peu de courtoisie des fonctionnaires. Le Gouvernement doit en cela prendre sa part de responsabilité, car les préfectures et les mairies sont submergées sous la foule des prescriptions des décrets dont l'application, toujours urgente, ne laisse aucun répit aux fonctionnaires.

Cette situation s'améliorera avec le temps et à mesure que les fonctionnaires acquerront de l'expérience. Je vous demande d'être patients. Grenoble ne s'est pas construite en un jour.

Le redressement de la France demandera d'autant plus de temps que nous sommes en opposition d'idées avec un certain nombre de Français qui ne compriront pas encore la nécessité d'un nouvel ordre et restent attachés à l'espoir d'un retour à la vie facile.

Je vous le dis :

Ces Français se trompent. La France, soumise aujourd'hui à de grandes difficultés de vie, est menacée de mesures plus sévères. Le Gouvernement devra montrer beaucoup d'autorité, sans se soucier des résistances individuelles ou des coalitions d'intérêt.

Le Chef de l'Etat parle ensuite de la réforme de la Constitution :

J'ai le devoir de préparer pour le jour où la France redeviendra libre une Constitution nouvelle dont les principes sont admis. J'en construis jour par jour les piliers, ainsi que le statut des provinces.

En attendant, il faut gouverner. Cette nécessité de commander et de prendre des ini-

tatives dans le sens du but que je poursuis, je voudrais l'insuffler à tous ceux qui participent au gouvernement ou qui détiennent une parcelle de l'autorité de l'Etat.

Je vous quitte, mes amis, avec un grand espoir. J'ai vu des foules à Toulouse, à Lyon, à Marseille, à Toulon, à Montpellier, à Saint-Etienne et au Puy. Je sens monter de vos rangs une immense ferveur de la terre française. J'entends battre autour de moi le cœur du peuple de Paris, si digne dans l'acceptation du malheur commun. J'entends les rumeurs de la zone interdite où, plus que jamais, on travaille à la mine comme au champ. Vers elle s'élève l'hommage de notre ardente affection.

J'entends vos prisonniers vous supplier de leur préparer pour leur retour une France plus belle.

Dans un immense sursaut, le pays tout entier veut se racheter de ses défaillances, des abandons de son passé. A la veille du printemps, songez, mes amis, au renouveau de la nature. Travaillons plus, produisons davantage, pensons mieux. La France est un grand pays que l'infortune ne saurait abattre. Ensemble, et d'un même cœur, crions notre amour de la Patrie.

Vive la France !

Le Maréchal a dit :

AYEZ CONFIANCE EN MOI, RIEN NE SERA FAIT QUI PORTE ATTEINTE A VOTRE HONNEUR. JUSQU'ICI JE VOUS AI PARLÉ EN PÈRE, AUJOURD'HUI JE VOUS PARLE EN CHEF : SUIVEZ-MOI. GARDEZ VOTRE CONFIANCE EN LA FRANCE ÉTERNELLE.

La Légion au combat

de Phoum-Preau (16 janvier 1941)

Une heure du matin. Le 3^e Bataillon du 5^e Régiment Etranger lève le bivouac et se met en marche. Tout est calme dans la forêt ; des arbres, dont les troncs se consomment, éclairent très faiblement la route. La lune est d'ailleurs assez haute et il fait presque clair.

Après une marche silencieuse de quatre heures, la troupe s'arrête. Le Chef de bataillon Belloc se rend avec son officier adjoint, le Capitaine Lagarrigue, près de la section de tête pour faire le point et déterminer les emplacements à occuper. Un court conciliabule s'engage à voix très basse. Le Commandant donne ses ordres lorsque, tout à coup, par trois fois, un bruit de moteur se fait entendre. Nul doute, un char ou une auto-mitrailleuse de combat est près de nous, à environ 200 mètres sur la droite.

La ligne ennemie est peut-être à 100 mètres. Le canon de 25 m/m est avancé dans le silence le plus absolu près de la section de tête. Celle-ci démarre lentement, mais à peine a-t-elle parcouru quelques mètres qu'une dizaine d'armes automatiques entrent en action devant, à droite et à gauche des premiers éléments qui se plaquent au sol et attendent immobiles, pendant cinq interminables minutes. Dès que le feu diminue d'intensité, la section de Cros-Peronnard s'organise, tire quelques rafales devant elle et sur sa droite. L'ennemi réagit aussitôt et déclenche un feu très nourri auquel ripostent nos mitrailleuses. C'est une nappe dense de balles qui bruissent au-dessus des têtes — heureusement sans dommage pour nous.

Le contact est pris, et les premiers éléments du bataillon se trouvent engagés devant une position très fortement défendue. Mais l'infanterie ennemie reste terrée, et, pendant plus de huit heures de combat, nos légionnaires s'accrocheront au sol dans des conditions parfois tragiques, tenant en échec un adversaire puissamment armé et supérieur en nombre.

Le Chef de bataillon va engager son échelon réservé lorsque le détachement motorisé arrive fort opportunément. Les A. M. C. sont aussitôt dirigées sur la première ligne où une grêle de balles et des coups de canons anti-chars les accueillent. Elles reviennent, repartent, manœuvrent, déclenchant à chaque navette un feu très nourri. L'un des conducteurs est blessé au visage

par une fente de visée, mais les « blindées » continuent néanmoins le combat...

Cependant, le dispositif des forces engagées par la Légion se renforce et se complète ; aux mitrailleuses qui battent les intervalles, se joignent les canons de 25 et les mortiers de 81.

Le jour se lève ; il est six heures. Jusqu'à huit heures, l'on se tire « au lapin ». A chaque déploiement de légionnaires, l'ennemi envoie des rafales d'armes automatiques, auxquelles il est répondu instantanément. Vers 8 h. 30, une légère infiltration se dessine sur notre gauche. Le Capitaine Chalvidan, qui s'est porté derrière un petit mouvement de terrain pour observer, tombe frappé d'une balle à la tête. Il est reçu dans les bras du Capitaine Laroire. La menace de débordement s'accroît. Nos armes automatiques et nos mortiers accablent l'adversaire d'un feu meurtrier et précis. L'effet est immédiat. L'ennemi est atteint durement et son tir diminue nettement d'intensité. Ce calme relatif dure une heure environ. Nous en profitons pour ravitailler les unités en munitions et colmater la gauche du bataillon.

Vers dix heures, le feu s'est étendu sur toute la ligne. Les légionnaires tiennent admirablement, infligeant à l'ennemi des pertes très sensibles. Dans la brousse de nombreux cadavres sont couchés. Un guetteur en signale deux à trois cents devant sa seule section. Les mortiers et les mitrailleuses, grâce au sang-froid de leurs servants, ont semé la mort devant eux. Le combat continue, acharné, sans interruption, lorsque, vers 13 h. 30, un feu violent se déclenche de toutes parts pendant que les chars font leur apparition.

Nos armes automatiques crachent à bout portant. Le canon de 25, gêné d'abord par les arbres, peut enfin prendre sous son feu, à 300 mètres, un char qui, en 30 secondes, est mis hors de combat. Un deuxième, puis un troisième engin blindé sont atteints. On les voit s'arrêter, repartir difficilement et, finalement, s'immobiliser derrière un repli de terrain.

Dans cette lutte inégale, une fois encore, l'héroïsme de la Légion sauve la situation. Les sections de mitrailleuses W... et Helmreich prennent de front et d'enfilade à 200 mètres les fantassins thaïlandais qui tentent de déboucher et les clouent au sol.

C'est la troisième attaque qui échoue depuis le matin devant la ténacité de nos légionnaires.

Notre ligne, un moment entamée par l'irruption des chars, se reforme.

L'infanterie ennemie, durement éprouvée, ne renouvelle plus ses tentatives d'encercllement. Seuls, les chars vont alors opérer un vaste mouvement de débordement sur les deux ailes. Cinq défileront à droite devant la Compagnie M... et arrosent tout le flanc du bataillon. La 2^e section de chars, handicapée de trois de ses unités, disparaît à gauche. L'un de ces engins, armé d'un canon, apparaît à l'orée d'un bois, à 1.500 mètres en arrière, et nous salue de quelques coups. Le détachement motorisé riposte énergiquement avec ses A. M. C. et ses armes automatiques. La menace d'encercllement se précise. Avec le plus grand sang-froid, le bataillon décroche par échelons jusqu'à hauteur du char ennemi puis s'écoule lentement.

★★

Quelques considérations d'ordre général permettront de mieux mesurer l'effort héroïque soutenu par la Légion au combat de Phoum Preav.

L'ennemi avait installé dans cette région une forte ligne de résistance et disposait en réserve d'unités de contre-attaque appuyées par des chars.

Les éléments qu'il a engagés peuvent être évalués à deux bataillons (un bataillon nous faisant face, le deuxième essayant de nous déborder) et deux sections de chars.

Malgré l'effet de surprise et la supériorité incontestable en moyens mécaniques qu'elle possédait, l'infanterie ennemie n'a pu déboucher. Les chars sont partis seuls à l'attaque ; les fantassins ont été cloués au sol et leur tir, peu précis, n'a causé que de faibles pertes. L'aviation siamoise a survolé et mitraillé sans effet nos légionnaires pendant quatre heures.

De son côté, la Compagnie motorisée, arden-

te au combat et manœuvrière, a aidé puissamment, par tous ses moyens, le bataillon à maintenir ses positions pendant huit heures et à décrocher. La belle conduite du Sergent-chef X..., Chef de voiture, mérite une mention spéciale : seul, dans une A. M. C. après que son camarade ait été blessé, ce sous-officier n'a cessé de faire la navette pour bombarder et mitrailler la ligne adverse.

Quant aux tirailleurs tonkinois, employés au bataillon comme conducteurs et ravitailleurs, et qui, ce jour-là, recevaient rudement le baptême du feu, ils ont, dans les rangs de leurs camarades légionnaires, rempli sans aucune défaillance leur périlleuse mission.

Le Service de Santé, lui aussi, s'est montré à la hauteur de sa tâche, sous l'impulsion du jeune médecin Sous-lieutenant de réserve Leca, nouvellement affecté au bataillon, et qui a gagné d'emblée toutes les sympathies des légionnaires.

★★

La Légion ?... Toujours elle-même !

Elle a combattu à Phoum Preav pendant plus de huit heures, sous une chaleur accablante, et tenu devant un adversaire supérieur en nombre et en armement... Elle n'a décroché qu'après avoir eu sa première ligne envahie par les chars et infligé de lourdes pertes à l'ennemi (quatre ou cinq cents fantassins thaïlandais et trois engins blindés, au minimum).

Les exemples de bravoure, d'abnégation, de sacrifice, ne se comptent pas.

La belle citation collective à l'ordre du Corps d'Armée décernée au 3^e Bataillon du 5^e Régiment Etranger et les nombreuses citations individuelles obtenues par les Légionnaires de tous grades illustrent de la plus éloquente façon les magnifiques vertus militaires de ceux qui ont combattu à Phoum Preav.

Oui, partout, la Légion reste toujours elle-même !

Le Maréchal a dit :

SOYEZ A MES COTÉS. LE COMBAT RESTE LE MÊME. IL S'AGIT DE LA FRANCE, DE SON SOL, DE SES FILS.

Le Livre d'Or de la Légion Étrangère au combat de Phoum-Preav

(16 JANVIER 1941)

Les citations suivantes sont venues illustrer le courage magnifique des légionnaires qui se sont distingués au combat de Phoum Preav (16 janvier 1941).

I. — La Légion d'Honneur (à titre posthume) et la Croix de Guerre 1939 avec palme ont été demandées au Département pour :

CHALVIDAN (Marcel), *Capitaine*,

Officier d'un courage et d'une bravoure remarquables. A été tué le 16 janvier 1941 en entraînant sa compagnie à l'attaque d'une position ennemie.

DE CROS-PERONARD (Guy), *Lieutenant*,

Splendide officier dont le nom mérite d'être inscrit au livre d'or de la Légion. Après avoir magnifiquement et victorieusement conduit son unité à l'attaque d'une position ennemie, a été violemment contre-attaqué par des engins blindés. A fait face résolument à l'assaillant, luttant avec la dernière énergie au milieu de ses légionnaires qu'il électrisait par son courage et sa bravoure. Est tombé revolver au poing dans un combat corps à corps.

II. — Citations à l'ordre du corps d'armée

III^e BATAILLON du 5^e Régiment Etranger d'Infanterie.

Sous la conduite du Chef de Bataillon Belloc, a fait preuve de solides qualités d'endurance et d'ardeur au combat. Le 16 janvier 1941, bien qu'attaqué par des forces très supérieures en nombre, puissamment armées et munies de chars, a résisté sans rompre pendant plus de 8 heures. Après une lutte tenace a refoulé l'adversaire, montrant que les vertus traditionnelles de la Légion étaient toujours en honneur au sein du 3^e Bataillon du 5^e Régiment Etranger.

MARIOTTE (Giuseppe), *Sergent* ;

SCHNIEDEBERG (Ulrich), *Sergent*,

Excellent Sous-officier qui a montré les plus belles qualités de courage et de bravoure. Alors que sa section qui avait magnifiquement refoulé l'attaque thaïlandaise était contre-attaquée par des engins blindés, est tombé à son poste, luttant sans esprit de recul, au milieu des chars ennemis, en vrai légionnaire.

PROKOP (Wladislaw), *Caporal-chef* ;

CONTIN (Bellino), *Caporal-chef* ;

TONGLET (Alfred), *Caporal*,

Très bon gradé. A fait preuve d'une rare énergie et du plus grand courage. Sa section étant contre-attaquée par des engins blindés après avoir magnifiquement refoulé l'attaque de l'infanterie thaïlandaise, a trouvé la mort en luttant, sans esprit de recul, au milieu des chars ennemis, en vrai légionnaire.

SAFFER, (Joseph), *Légionnaire de 1^{re} classe* ;

PAWLIK (Robert), *Légionnaire de 2^e classe* ;

HORSTHOFER (Wilhelm), *Légionnaire de 1^{re} classe* ;

MULLER (Karl), *Légionnaire de 2^e classe* ;

ADOLPHS (Engen), *Légionnaire de 2^e classe* ;

TOMPEN (Guillaume), *Légionnaire de 1^{re} classe* ;

LENARTOWICZ (Waclaw), *Légionnaire de 1^{re} classe* ;

NACHTWEY (Josef), *Légionnaire de 1^{re} classe* ;

LEHN (Ernest), *Légionnaire de 1^{re} classe* ;

DANELEWSKI (François), *Légionnaire de 2^e classe* ;

CHAMBERS (William), *Légionnaire de 1^{re} classe* ;

LAGAST (Henri), *Légionnaire de 1^{re} classe* ;

MAYER (Eugen), *Légionnaire de 2^e classe* ;

ZLOBINSKI (Franz), *Légionnaire de 1^{re} classe* ;

BOISUTZKI (Thiodore), *Légionnaire de 1^{re} classe* ;

SIMON (Janos), *Légionnaire de 2^e classe*,

Alors que sa section qui avait repoussé une très forte attaque thaïlandaise, était contre-attaquée par des engins blindés ennemis, est tombé à son poste, au milieu des chars ennemis, sans cesser de tirer et sans esprit de recul, en vrai légionnaire.

HEIL (Johann), *Légionnaire de 2^e classe*,

Légionnaire très brave et très courageux d'un dévouement absolu. S'est porté en avant sans se soucier du feu meurtrier de l'ennemi pour aller chercher le corps de son capitaine et de son caporal mortellement atteints. A fait l'admiration de tous ses camarades par son courage et son abnégation.

III. — Citations à l'ordre de la division

RENTZSCH (Max), *Caporal-infirmier*,

Vieux soldat qui a fait preuve au combat du 16 janvier 1941 d'un dévouement et d'un courage au-dessus de tout éloge. A réussi par son sang-froid et son esprit de décision, au cours d'une contre-attaque de chars ennemis, à assurer l'évacuation des derniers blessés et à ramener à l'arrière tout le matériel sanitaire du bataillon.

VISOSKY (Dimitri), *Légionnaire de 1^{re} classe*,

Vieux légionnaire, modèle de calme, de bravoure et de sang-froid. N'a pas hésité à sauter sur l'arrière d'un char ennemi pour essayer de le mettre hors de combat.

KIPPERS (Herbert), *Caporal*,

Excellent gradé qui a fait preuve des plus belles qualités de courage et de sang-froid. A brillamment conduit le feu de son canon de 25, sous une grêle de balles, et endommagé trois engins blindés, contribuant ainsi largement à l'échec de l'attaque ennemie.

MULLER (Alois), *Légionnaire de 2^e classe*,

Tireur, pointeur calme et très courageux. Grâce à son courage et au tir précis de son canon de 25 a endommagé sous un feu violent d'armes automatiques trois engins blindés. A largement contribué à l'arrêt de l'attaque ennemie.

GRIMM (Martin), *Légionnaire de 1^{re} classe*,

Chargeur de canon de 25, calme et très courageux. A contribué par son habileté à détruire, sous un feu violent, trois engins blindés ennemis au cours d'une contre-attaque.

IV. — Citations à l'ordre de la brigade

LECA (Jean-Baptiste), Médecin Sous-lieutenant du 5^e R. A. C.,

Conduite très brillante sur la ligne de feu où il s'est dépensé sans compter pour relever, panser et évacuer ses blessés avec la plus grande conscience professionnelle et le plus parfait mépris du danger.

RAGE, Capitaine du 5^e R. E. I.,

Commandant la C. A. du bataillon, a fait preuve de calme, de courage et de sang-froid durant tout le combat du 16 janvier 1941 à la frontière thaïlandaise, allant constamment sous un feu violent d'armes automatiques, vérifier la position de ses pièces et de ses engins. A contribué largement par le tir précis de toute son unité à arrêter trois contre-attaques dont une avec engins blindés, infligeant à l'ennemi des pertes sévères dont trois chars. Est resté maître de la position avec son canon de 25 m/m et ses mortiers. N'a décroché par ordre qu'après un vaste mouvement débordant ennemi sur le flanc du bataillon.

LAROIRE, Capitaine du 5^e R. E. I.,

Excellent commandant de compagnie, admirable de calme, de courage et de sang-froid. Commandant l'échelon de tête du bataillon avant-garde, a pris brutalement le contact d'une position ennemie puissamment défendue à la frontière thaïlandaise le 16 janvier 1941. S'est accroché au terrain pendant huit heures malgré trois tentatives d'encercllement appuyées d'un feu extrêmement nourri d'armes automatiques. N'a cédé de quelques mètres qu'après avoir eu le personnel et le matériel de sa première ligne écrasés par les chars et évité lui-même de peu un coup de 37 tiré à bout portant.

LAGARRIGUE, Capitaine au 5^e R. E. I.,

Vieil officier de Légion dont la bravoure s'est affirmée une fois de plus au combat du 16 janvier 1941, près de la frontière thaïlandaise. Adjoint au Chef de Bataillon, a essuyé à l'échelon de tête le feu extrêmement nourri d'armes automatiques installées sur une position de résistance. A contribué au déploiement des unités du Bataillon et s'est dépensé ensuite toute la matinée sous une grêle de balles à coordonner les efforts des unités. N'a décroché après la contre-attaque des chars qu'avec les derniers éléments du Bataillon.

MOULIGNAT, Capitaine du 5^e R. E. I.,

Excellent commandant de compagnie, très brave au feu. S'est particulièrement distingué au cours du combat du 16 janvier 1941 près de la frontière thaïlandaise. A évité par l'emploi judicieux de son unité toutes manœuvres débordantes de l'ennemi sur le flanc droit du Bataillon. N'a décroché de 200 mètres que devant une contre-attaque de chars et a assuré le repli normal des autres Compagnies.

BLANC, Lieutenant du 5^e R. E. I.,

Officier de réserve, affecté au Bataillon de Légion depuis quatorze mois, y a reçu le baptême du feu, au cours du combat du 16 janvier 1941 sur la frontière thaïlandaise. Ayant pris le commandement de la Compagnie après la mort de son capitaine, a réorganisé sous le feu son unité fortement éprouvée, puis a contribué largement à maintenir une contre-attaque ennemie appuyée par des chars, n'a décroché que sur ordre et un des derniers, donnant ainsi un bel exemple de bravoure à ses légionnaires.

BELLOLI, Sous-Lieutenant du 5^e R. E. I.,

Excellent Chef de section, brave au feu. A maintenu son unité pendant huit heures sous un feu particulièrement nourri d'armes automatiques, ripostant rafale par rafale, empêchant ainsi l'infanterie thaïlandaise de déboucher. N'a décroché que sous la violence d'une contre-attaque de chars à courte distance.

HELMEREICH, Sous-Lieutenant du 5^e R. E. I.,

Chef de section de mitrailleuses, a fait preuve d'un cran admirable au cours du combat du 16 janvier 1941 près de la frontière thaïlandaise. Pris fortement à partie de face et de flanc par de nombreuses armes automatiques, s'est accroché au terrain et a riposté énergiquement, pendant huit heures, clouant au sol l'infanterie ennemie. A tiré à bout portant sur les chars ennemis qui contre-attaquaient, n'a décroché de quelques mètres qu'après avoir eu ses quatre pièces et une partie de son personnel écrasés à leur poste de combat par les engins blindés.

DIRR, M^{le} 6349, Adjudant-chef au 5^e R. E. I.,

Excellent sous-officier, énergique, très brave au feu. A été grièvement blessé au combat du 16 janvier 1941 en conduisant sa section à la contre-attaque sous le feu meurtrier de l'ennemi.

DUCKER, M^{le} 62405, Caporal-chef du 5^e R. E. I.,

Excellent gradé, brave au feu. Au combat de Phom Preav a été blessé en entraînant courageusement son groupe à l'assaut.

CARPENO, M^{le} 74669, Légionnaire du 2^e classe du 5^e R. E. I.,

Tireur à la mitrailleuse, a été blessé à sa pièce alors qu'il exécutait un tir pour arrêter l'infiltration ennemie.

DALMOLIN, M^{le} 74212, Légionnaire de 2^e classe, du 5^e R. E. I.,

Tireur au F. M. plein de courage et de sang-froid ; au combat du 16 janvier 1941, a fait l'admiration de tous en assurant le service de son arme malgré un feu ennemi particulièrement violent. Blessé grièvement au moment de l'attaque des chars, n'a pas abandonné son fusil-mitrailleur qu'il a donné à un camarade.

THOME, M^{le} 63311, Légionnaire de 2^e classe au 5^e R. E. I.,

Volteur, ravitailleur au combat de Phom Preav, a tenu son rôle avec sang-froid et courage, assurant dans des conditions très difficiles et sous le feu très violent de l'ennemi, le ravitaillement de l'arme automatique de son groupe. Grièvement blessé au cours de l'attaque des chars.

MULLER, M^{le} 74363, Légionnaire de 2^e classe du 5^e R. E. I.,

Volteur, ravitailleur au combat de Phom Preav, a tenu son rôle avec sang-froid et courage, assurant dans des conditions très difficiles et sous le feu très violent de l'ennemi, le ravitaillement de l'arme automatique de son groupe. Grièvement blessé au cours de cette opération.

WEGLAUS, M^{le} 35962, Légionnaire de 2^e classe du 5^e R. E. I.,

Légionnaire dévoué, a été grièvement blessé au combat de Phom Preav, alors qu'il se portait en avant, sous une pluie de balles, pour aller chercher le corps de son caporal, mortellement atteint.

DIEBRUBER, M^{le} 72293, Caporal-chef du 5^e R. E. I.,

Chef du 1^{er} groupe de la Section de commandement de la compagnie, a fait preuve, au cours du combat du 16 janvier 1941, d'un sang-froid remarquable, assurant dans des circonstances difficiles et sous le feu meurtrier la transmission des ordres. A participé à l'évacuation d'un légionnaire gravement blessé, puis revenant sur la position, a été blessé lui-même.

KALAS, M^{le} 71582, Légionnaire de 1^{re} classe du 5^e R. E. I.,

Servant du groupe d'engins, a été grièvement blessé au cours du combat du 16 janvier 1941, alors que son groupe exécutait un tir précis sur les positions ennemies.

RUGGERO, M^{le} 73955, *Légionnaire de 1^{re} classe du 5^e R. E. I.*,

Tireur au F. M., plein de courage et de sang-froid. Au combat du 16 janvier 1941, a tiré à bout portant sur les chars. A été blessé à la main par une rafale de mitrailleuses au moment où il voulait retirer son arme sur le point d'être écrasée par un char.

DRASZEZ, M^{le} 70857, *Légionnaire de 2^e classe du 5^e R. E. I.*,

Faisant partie d'une section avant-garde, lors du combat du 16 janvier 1941, est blessé grièvement ; a fait preuve d'un courage et d'une énergie remarquables en rampant sur plusieurs centaines de mètres jusqu'au point d'où il put être transporté vers l'arrière.

WLADART, M^{le} 70729, *Légionnaire de 2^e classe du 5^e R. E. I.*,

Grenadier V. B. au combat du Phom Preav. Blessé à son poste de combat alors qu'il effectuait des tirs de grenades sur l'ennemi après avoir progressé de trois cents mètres environ sous le feu violent d'armes automatiques.

HALLER, M^{le} 72604, *Légionnaire de 2^e classe du 5^e R. E. I.*,

Légionnaire courageux. A été grièvement blessé au combat de Phom Preav, alors qu'il tirait au F. M. sans se soucier d'une grêle de balles qui l'environnait.

GIMON, *Lieutenant E. M. du Groupement « J »*,

Très belle conduite au combat de Phom Preav où il a secondé son Chef sous le feu violent de l'adversaire avec le plus grand courage. A effectué des liaisons périlleuses, conduites à bonnes fins à travers une forêt en partie occupée par l'ennemi. A fourni pendant cinq jours un effort inlassable de jour et de nuit avec la plus belle vigueur physique et morale.

LAURE, *Lieutenant E. M. du Groupement « J »*,

Très belle conduite au combat de Phom Preav où il a secondé son Chef sous le feu violent de l'adversaire

avec le plus grand courage. A fourni pendant cinq jours un effort inlassable de jour et de nuit avec la plus belle vigueur physique et morale.

NGUYEN-VAN-XU, M^{le} 14971, *Tirailleur de 2^e classe du 5^e R. E. I.*,

Pourvoyeur du groupe d'engins, s'est très bien comporté au cours du combat du 16 janvier 1941. A été blessé au moment où il apportait des munitions à l'emplacement de batterie.

CASTEL, *Chef de Bataillon, Etat-Major du Groupement « J »* (Chef d'Etat-Major),

Au combat de Phom Preav, le 16 janvier 1941, a fait preuve des plus belles qualités militaires en secondant son Chef sous un feu violent. A pris la plus heureuse initiative en organisant un groupement anti-chars de 75 et de 25 pour arrêter les attaques renouvelées des engins ennemis.

GRONDZIEL, *Adjudant-chef du 5^e R. E. I.*,

Magnifique attitude au feu durant les combats du 16 janvier 1941 ; n'a cessé de faire preuve du plus beau courage sous le feu le plus violent.

RAHMEL, *Sergent-chef du 5^e R. E. I.* ;

ROGER, *Adjudant du 5^e R. E. I.* ;

GARCIA, *Sergent du 5^e R. E. I.* ;

URBANEK, *Sergent du 5^e R. E. I.* ;

DESPIRT, *Caporal-chef du 5^e R. E. I.* ;

ADJIMAN, *Caporal du 5^e R. E. I.* ;

HEBERZE, *Légionnaire du 5^e R. E. I.*,

(même citation que ci-dessus).

PAVALEC, *Légionnaire du 5^e R. E. I.*,

Vieux soldat, modèle de bravoure et de dévouement. Apprenant au convoi que le P. C. du Groupement « J » était attaqué, a traversé en camionnette une forêt partiellement occupée par l'ennemi et est revenu faire le coup de feu pour défendre ses officiers.

Le Maréchal a dit :

N'ESPÉREZ PAS TROP DE L'ÉTAT : IL NE PEUT DONNER QUE CE QU'IL REÇOIT. COMPTEZ POUR LE PRÉSENT SUR VOUS-MÊMES, ET POUR L'AVENIR SUR LES ENFANTS QUE VOUS AUREZ ÉLEVÉS DANS LE SENTIMENT DU DEVOIR.

Le Tirailleur Cambodgien au Combat

Bien que voyant le feu pour la première fois, le Tirailleur cambodgien a fait preuve, au cours des opérations où il fut engagé à la frontière franco-thaïlandaise, de réelles qualités de courage et de combattivité. Entraîné par des chefs pleins d'allant et connaissant leurs hommes, il a su se montrer digne de ses grands ancêtres khmers.

★ ★

En campagne.

Pendant quatre mois de vie en campagne ininterrompue, le Tirailleur cambodgien s'est révélé un soldat facile à conduire, dévoué et même débrouillard. Solide physiquement, il a montré qu'il était capable de fournir de longs efforts. Sobre, son alimentation n'a jamais donné lieu à de grosses difficultés ; il a même paru moins exigeant en campagne qu'en garnison. Doué d'une bonne humeur naturelle, le Tirailleur cambodgien, dont le moral est assez sensible, reprend vite le dessus ; quelques paroles de réconfort, un peu de détente physique, le survol d'un avion ami, le déclenchement d'un tir de notre 75... et surtout l'exemple du Chef européen, lui redonnent rapidement le sourire !

Les quelques faits d'armes qui vont être relatés montreront, mieux qu'un exposé technique, les belles qualités militaires que le Tirailleur cambodgien est susceptible de manifester au combat.

Les volontaires des « Groupes francs ».

Les Tirailleurs cambodgiens des groupes francs, placés sous les ordres du Lieutenant Loubet (1) et de l'Aspirant Chaliér, se sont particulièrement distingués au cours de nombreux accrochages avec les postes siamois qu'ils sont chargés de « tâter ».

(1) Le Lieutenant Loubet vient d'obtenir la belle citation suivante à l'ordre du Corps d'Armée : « Chef de Section franche, a brillamment rempli les diverses missions qui lui étaient confiées, donnant sous le feu, à tous ses hommes et en toutes circonstances, le plus bel exemple de bravoure, d'énergie, et mépris du danger. Conducteur d'hommes remarquable.

Le Groupe franc Loubet ne compte plus les missions accomplies autour du « Bec de canard » de Poipet, le long du Stung Houei Sai et du Stung Ma Hant, dont les rives aux épaisses bambouseraies sont farcies d'armes automatiques solidement retranchées qui attendent, pour révéler leur présence, que l'on soit à 20 mètres, en terrain découvert !

Les noms de Poipet-Chas, Pak-Houei, Chouk-Luk, évoquent le souvenir de ses brillantes et dangereuses reconnaissances.

De son côté, le Groupe franc Chaliér, après avoir patrouillé tout le long de la frontière du Secteur de Sway-Chek, passe dans celui de Siosophon. Il rayonne sans cesse dans une région particulièrement déshéritée, que couvre la forêt clairière ou le bambou épineux, et où nul village ne s'est jamais installé. Le ravitaillement sur place est impossible ; tout doit être commandé à l'arrière et emporté avec soi — ce qui complique les déplacements en alourdissant la colonne. Malgré toutes ces difficultés, les Cambodgiens suivent leur jeune chef qui les entraîne en reconnaissances profondes, faisant des journées entières de marche au coupe-coupe et à la boussole.

C'est le 24 décembre que le Groupe franc Chaliér reçoit le baptême du feu. Envoyé en mission pour reconnaître un poste siamois, le Groupe cambodgien que l'adversaire, suivant son habitude, a laissé approcher, tombe soudain sous un feu violent d'armes automatiques. Nos hommes s'immobilisent et ripostent. Pas un seul Tirailleur ne recule ; tous, à leur place de combat, exécutent avec calme les ordres de leur chef. Il faut plusieurs heures de combat pour que, mission remplie, le décrochage puisse s'effectuer. Un Tirailleur blessé gît à 20 mètres des armes siamoises. Le Caporal-chef Thébaud, accompagné d'un Tirailleur, s'approche de lui, le charge sur son dos et le ramène à l'arrière pendant que le Tirailleur ramasse arme et équipement du blessé sans se soucier des balles qui pleuvent autour de lui.

La défense du poste de Samrong.

De l'aube du 20 janvier au lendemain matin, le poste de Samrong, soumis depuis plusieurs

jours aux bombardements de l'aviation adverse, est attaqué furieusement par des éléments siamois dix fois supérieurs en nombre à la garnison française. Malgré leur écrasante supériorité, les Thaïlandais sont cependant obligés, le 22 dans la journée, d'abandonner leurs positions et de se replier à plusieurs kilomètres du poste.

Ce succès de nos armes n'a pu être remporté que grâce au cran, au courage, au sang-froid et à l'esprit d'initiative dont ont fait preuve les marsouins et les Tirailleurs de la ...^e Compagnie qui avaient mission de défendre le poste.

Parmi tant d'autres, voici la relation de quelques faits d'armes qui montreront ce dont sont capables au feu les Tirailleurs cambodgiens.

Le 10 janvier, lors du 3^e bombardement effectué par l'aviation siamoise, le Tirailleur de 2^e classe Tem Beng, posté dans un emplacement de D. C. A., reçoit une balle de mitrailleuse d'avion qui lui traverse le casque et vient lui enlever une partie de la paume de la main droite pour s'écraser enfin sur la culasse de son fusil. Tem Beng ne bronche pas, faisant preuve d'une volonté admirable. Le sang coule sur son treillis ; son lieutenant s'aperçoit alors qu'il est blessé et lui demande pourquoi il n'en a rien dit. Simplement, le Tirailleur répond : « le Sergent était occupé à tirer avec le F. M. sur les avions siamois, et je n'ai pas voulu le déranger pour ne pas gêner le tir. »

Le même jour, plusieurs Tirailleurs, parmi lesquels on peut citer Chen Svay et Ros Oum, refusèrent de se laisser évacuer bien qu'ils aient été blessés par des éclats de bombe, répondant tous : « Moi content pas parti ; rester ici avec mon Lieutenant. »

Le jour de l'attaque, les exemples de courage se multiplient. C'est ainsi que la patrouille commandée par le Caporal Chéa Boun, bien qu'attaquée par des éléments très supérieurs en nombre, n'hésite pas à répondre par le feu. Avec sang-froid, le petit groupe se replie ensuite, par bonds, sur le poste, donnant le temps de faire rentrer dans celui-ci tout le personnel qui était occupé aux travaux.

C'est aussi le Caporal Ouk Vong qui réussit à rassembler sous les ordres du Caporal Le Bars tous ses conducteurs dispersés sur le terrain et à ramener au poste son personnel et ses animaux.

Les exemples de calme et de sang-froid sont également nombreux. Nous n'en citerons que quelques-uns :

Le Tirailleur Chuong Ang, tailleur de la Compagnie, est surpris par un officier en train de jeter par-dessus la murette d'enceinte tous les projectiles non éclatés tombés dans le poste. Comme il se fait admonester pour son imprudence, il répond : « Je ne voudrais pas que des

camarades puissent être tués par des explosions tardives et c'est pour cela qu'il faut jeter ces obus. »

Caractéristique aussi, l'attitude du Caporal Bano et de tout son groupe qui restent à leur emplacement derrière la murette du poste bien que, tout près, un obus de plein fouet y ait fait, une brèche de plus de deux mètres et qu'un éclat ait blessé le tireur Koy Ben à la cuisse. Celui-ci continue à tirer avec son F. M. et refuse de se faire évacuer.

Si, comme nous venons de le voir, le Tirailleur cambodgien, à Samrong, a fait ses preuves dans la défensive, il convient de signaler qu'il a également montré beaucoup de cran, le 21 janvier, au cours des nombreuses patrouilles envoyées autour du poste et dans le village pour ramener sous le feu du matériel siamois.

Comment ne pas admirer aussi le calme magnifique du tirailleur Poith Kroch, tireur au F. M. d'un groupe détaché au poste de surveillance, à 500 mètres en avant de la position de Samrong-Kandal ?

Le 28 janvier, un fort détachement de Siamois attaque le poste. Menacé d'encercllement, cette poignée d'hommes reçoit l'ordre de se replier par échelons, en ralentissant le plus possible la progression de l'adversaire. Au cours de cette manœuvre, le F. M. s'enraye. Le tireur Poith Kroch, avec la même assurance et le même calme qu'au cours d'un exercice, s'arrête, démonte son arme, la remonte, l'approvisionne. Il en est temps, car des Siamois se sont approchés à quelques mètres et les balles sifflent de tous côtés. Sans se presser, Kroch lâche une rafale, reprend son mouvement, se retournant de temps en temps pour balayer le terrain qu'il laisse derrière lui et se présente, toujours aussi calme, le sourire aux lèvres, bon dernier, devant le barbelé de la ligne de résistance, où l'attendent impatiemment ses camarades.

Ce court exposé serait incomplet s'il ne mentionnait également la belle attitude des miliciens de la Garde Indigène.

Après avoir tenu, pendant des mois et sans être relevés, des postes de brousse, ils ont montré, à l'heure du combat, qu'ils savaient faire leur devoir. A Poipet, le 6 janvier, à Krabel, le 10, commandés par le Sergent-chef Spack, ils ne décrocheront que sur ordre de leur chef, emportant avec eux tout le matériel de position qui leur était confié.

★ ★

Les récentes opérations menées sur la frontière du Cambodge ont mis en lumière les qualités militaires très réelles du tirailleur cambodgien ; il mérite une place de choix dans les troupes de l'Armée Coloniale.

D. M. A.

AU LAOS, EN OPÉRATIONS, JANVIER 1941

L'immense forêt clairière dort, immobile sous le soleil. Pas un souffle, pas un cri d'oiseau. La vie semble se retirer des plantes elles-mêmes. Feuilles jaunissantes d'un automne européen. De la route toute droite, l'œil s'accroche à un groupe de cases comme le naufragé à une bouée. Ici loge le Détachement Motorisé de l'Annam, troupe d'élite, association de virtuoses. Tout le jour on entend battre le cœur de l'Unité : un grand atelier. Motos, voitures, auto-mitrailleuses y sont visitées, soignées, revisées, tenues prêtes à prendre la route à la moindre alerte. Le D. M. A. couvre nos mouvements de troupes, effectue les reconnaissances délicates, prend les contacts lointains, opère les diversions, que sais-je encore ? Ses missions, si diverses, sont toutes importantes.

Seize heures. On pense déjà à la soupe, à la détente du soir... Un message : « Le D. M. A. couvrira le déplacement du détachement X sur le trajet A-B. Il prendra position à l'aube sur tel point du Secteur pour protéger la mise en place du détachement et participera à l'action suivant les instructions détaillées qui lui seront données par le Chef de Bataillon A. Emporter quatre jours de vivres et munitions de bord complètes. »

Le Lieutenant H... (1), commandant le Détachement, émerge de son P. C., le sourire aux lèvres. C'est un solide gaillard et un bel officier, un Chef qui commande et qui peut le faire car il est lui-même le premier pilote de son Unité, le premier mécanicien de son atelier, le meilleur dépanneur.

Ses deux adjoints reçoivent les ordres : Lieutenant H..., une vocation de bricoleur, un enthousiasme toujours frais. Sous-Lieutenant B..., planteur de caoutchouc avant la mobilisation, froid, silencieux, naturellement brave.

Dix-huit heures. Les pelotons motocyclistes partent en grondant. Les camions suivent. La voiture de dépannage ferme la marche. La nuit est close.

(1) Pour sa belle conduite au feu, le Lieutenant H... a été cité dans les termes suivants à l'ordre du Corps d'Armée : « Véritable entraîneur d'hommes qui a su communiquer à son unité la flamme qui l'anime et en faire une troupe de choc, prête constamment aux plus grands efforts. A rempli brillamment de nombreuses missions, exécutées, la plupart du temps, sous un feu violent d'armes automatiques. Soumis à plusieurs reprises à des bombardements aériens à basse altitude, a su prendre avec sang-froid des dispositions judicieuses qui ont permis d'éviter des pertes en hommes et en matériel. »

Dix-neuf heures. Le Commandant du Détachement prend la route à son tour. L'itinéraire emprunte une piste de traverse, car la route longe le Mékong d'assez près en certains endroits. Le Détachement ne peut l'utiliser sans que l'ennemi le sache. Piste sableuse. Les ornières s'enchevêtrent, les ponts vermoulus s'affaissent ou s'effondrent. Au passage, on les reconstruira.

Voici les camions en colonne, à intervalles réguliers. Tout va bien. Voici, plus en avant, une moto arrêtée. Le Chef stoppe. Diagnostic rapide. Un coup de kik et la moto repart. Plus en avant encore, une autre moto est arrêtée : « Mon lieutenant, je ne peux plus rouler, je vais me casser la g... Rouler sans lumière sur cette piste est infernal. » — « Reposez-vous et réparez... ».

Regroupement des véhicules à K... Dans le pinceau des torches électriques, les hommes, casques ronds sur des barbes épaisses, blanches de poussière, ont des allures fantastiques. Tous rejoignent dans les délais fixés, malgré les difficultés énormes — mécaniques et matérielles. On repart, on arrivera deux heures avant l'aube, après cent vingt kilomètres de calvaire. On fera encore six kilomètres à pied en portant les armes et les pièces pour prendre position sur la berge du fleuve. Mission remplie.

Si ce n'est pas un fait d'armes à proprement parler, c'est un tour de force, d'organisation quant aux chefs, de courage physique, de résistance et de volonté quant aux hommes. Un tour de force réalisé vingt fois en deux mois...

★★

Un de nos postes de surveillance est attaqué de nuit. Le même D. M. A. se porte à son secours. L'ennemi a fui, mais il peut revenir. Les « motards », laissant leur matériel à l'abri dans la forêt, se muent en simples fantassins, avec cette seule différence qu'ils disposent d'un armement plus important que les groupes de combat.

Déjà, au moment de l'attaque, un motocycliste de liaison du D. M. A., le soldat de 1^{re} classe L..., avait joué un rôle important. C'est lui, en effet, qui, saisissant un tromblon VB, réussit par la précision de son tir à jeter la panique dans la patrouille ennemie, collaborant largement ainsi à dégager le poste. Un peu plus tard, il reprenait son rôle et sa moto pour transmettre le message d'alerte.

... Le D. M. A. s'ennuie et craint d'avoir été dérangé pour rien. Tout est calme sur la rive opposée. La matinée se passe sans incident.



↑ Au cantonnement : le salut aux couleurs

↓ Départ des pelotons moto pour une reconnaissance



↑ Un peloton d'Auto-Mitrailleuses, alerté, n'attend plus que l'ordre de mise en route

↓ A l'atelier, dans la grande forêt, sans relâche, les mécanos soignent les engins de combat



Après l'action, on revise les mécaniques quelque part en forêt

Midi. Ronronnements de moteurs. Alerte avion. Quatre « Corsair » siamois tournent autour du poste. Deux bombardent, deux mitraillent à basse altitude. Les armes automatiques du D. M. A. vont trouver leur emploi.

Le sergent N... (1) sert un fusil-mitrailleur. Froidement, il attend le piqué de l'avion et lâche sa rafale. Bon... voici un autre avion qui prend la tranchée d'enfilade. N... passe de l'autre côté du redan, ajuste son tir et lâche une autre rafale. Ce jeu de cache-cache inégal se poursuit. Les balles pleuvent autour de la tranchée. N..., toujours calme, tire jusqu'à la fuite des avions.

Un peu plus loin, le Caporal-chef R... (2) opère de même. Calme et sang-froid sous la mitraille. Les avions repartent. Ni victimes, ni dégâts chez nous.

Les avions reviennent et une bombe tombe sur la berge à l'emplacement du groupe tenu par le sergent M... Une chance : personne n'est touché. Personne n'a quitté son poste et les avions repartent définitivement, salués par une dernière rafale.

... Le D. M. A. retourne à son campement, sous le soleil. L'atelier reprend la première place. Les soldats font place aux mécaniciens.

(1) Le Sergent N..., à la suite de ce fait d'armes, a obtenu la citation suivante à l'ordre de la Brigade :

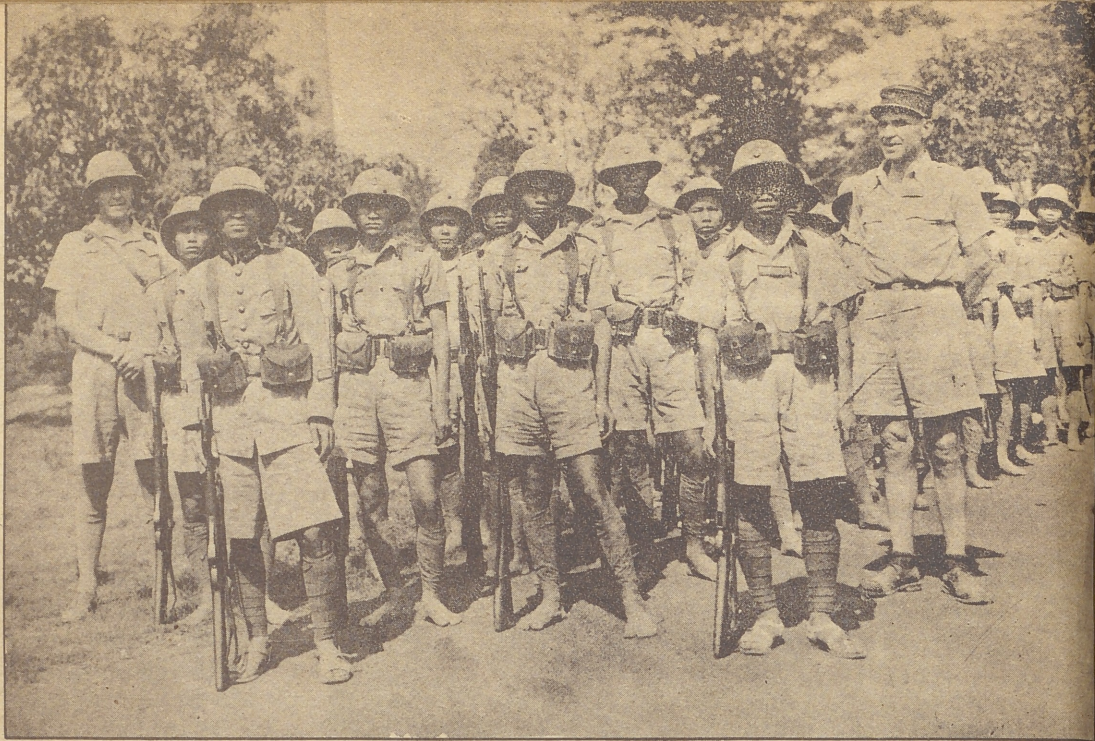
« Chef de Groupe de motocyclistes ayant beaucoup de courage et d'allant. Le 9 janvier 1941, dans un poste attaqué à la bombe et à la mitrailleuse par quatre avions thaïlandais, a fait preuve du plus complet mépris du danger en mettant un fusil-mitrailleur en D. C. A. sous les rafales. A contribué par cette mesure à gêner les piqués des pilotes ennemis. »

(2) Le Caporal-chef R..., pour sa belle tenue au cours de la même action, a été cité à l'ordre de la Brigade dans les termes suivants :

« Chef d'escouade motocycliste, ayant beaucoup d'allant et très énergique. Le 9 janvier, dans un poste attaqué à la bombe et à la mitrailleuse par quatre avions thaïlandais, a fait preuve d'un parfait mépris du danger en mettant un fusil-mitrailleur en D. C. A. sous les rafales. A contribué, par cette mesure, à gêner les piqués des pilotes ennemis. »

HAUT-LOOS

Scènes de la vie militaire



Une section laotienne qui s'est particulièrement distinguée sous les ordres de son chef, le Sergent-Chef ROBERT. Cet élément qui est actuellement l'un des plus solides des Forces Supplétives est pourtant composé de Partisans qui, il y a 4 mois, n'avaient encore reçu aucune instruction militaire.



Quelque part au Haut-Laos.
La défense contre engins motorisés

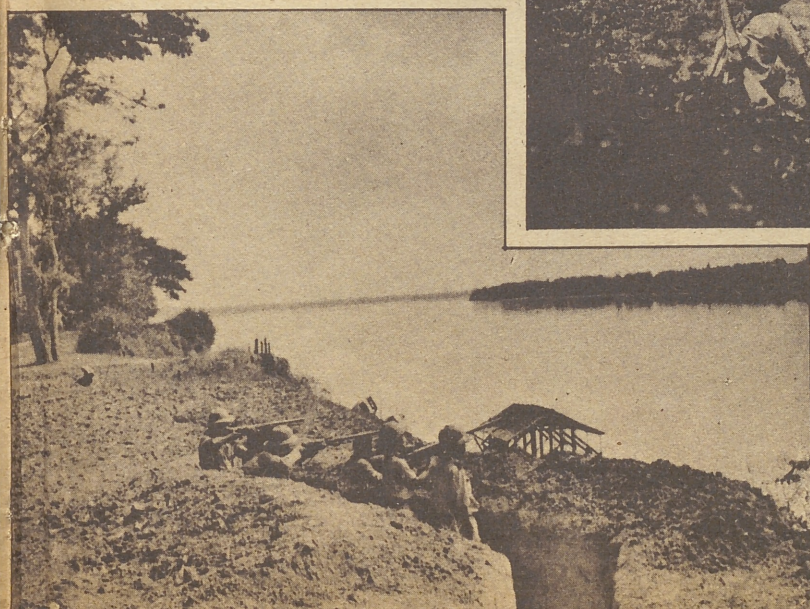
On répond aux coups de feu
par des coups de feu !





Défense contre avion

(En haut à droite) : L'observatoire
est bien camouflé et le boyau
pour s'y rendre profond
et dissimulé aux vues



Quelque part au Haut-Laos :
Tir de représaille.

On veille sur le Mékong !

Prêt à répondre à l'avion →

↓
Une bombe d'avion est tombée
sur cette paisible maison



Quelque part au Haut-Laos :
Alerte !

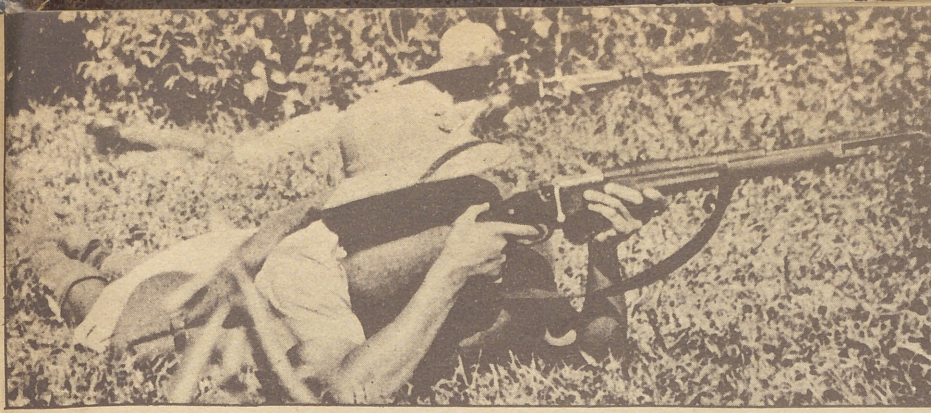


←
Encore une maison victime
des bombes !

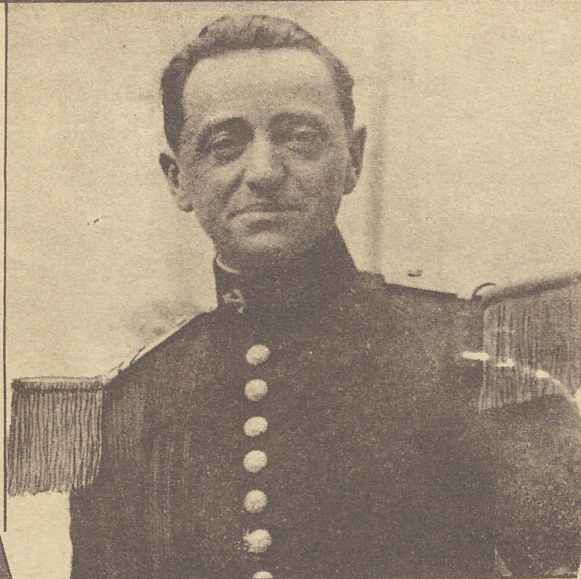
TIRAILLEURS

ANNAMITES

AU COMBA



Morts au Champ d'Honneur



Capitaine GROBERT



Aspirant BOYRIE



GALLIC



MATHEY, Adjudant-chef



JICQUEL, Caporal-chef



ALBERT JEANMAIRE, Caporal-chef



Capitaine CHALVIDAN

Morts au Champ d'Honneur



Caporal TRAN-VIET-TRUONG



DOAN-VAN-TU



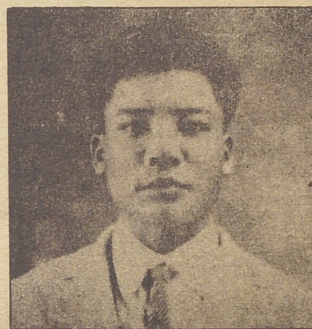
Sergent KHUAT-VAN-TUOC



NGUYEN-BA-THAI

3^e et 4^e R. T. T.

(8 janvier 1941)



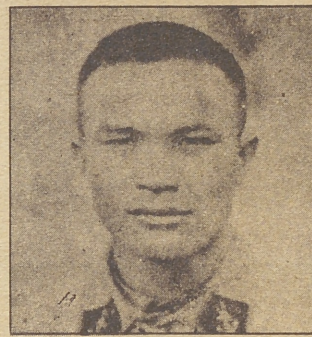
TA-VAN-MAC



DO-VAN-CAU



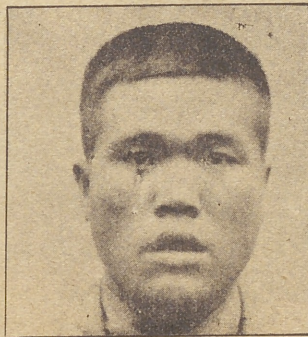
VU-DUY-QUY



LE-CONG-CUA



Sergent HA-VAN-NHUONG

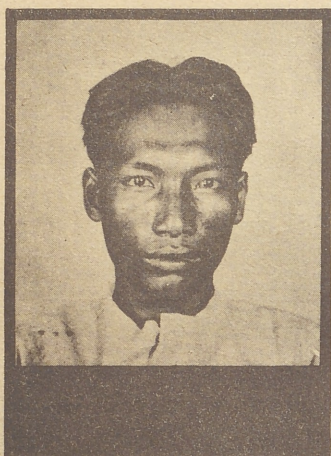


NGUYEN-HOE

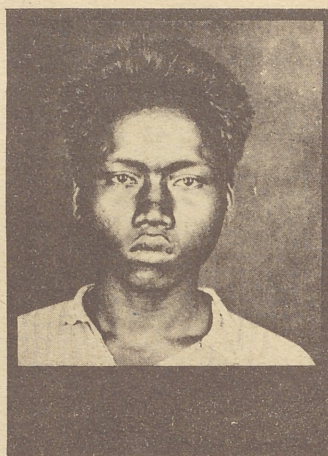


Caporal LAM-VAN-KHA

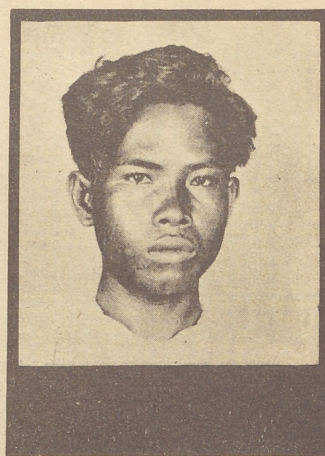
Morts au Champ d'Honneur



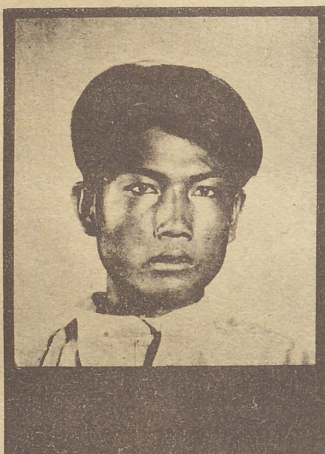
MAK-SIM-BUN



KHIEN-KHIM



KIM-CHIEP



TIM-KÆN



Sergent PHUNG-VAN-THON



OUM-SOK



KHNON-HENG

R. T. C.

Tués au cours
du bombardement
aérien de Battambang
(8 janvier 1941)



HUL-YY

Le Maréchal visite la France



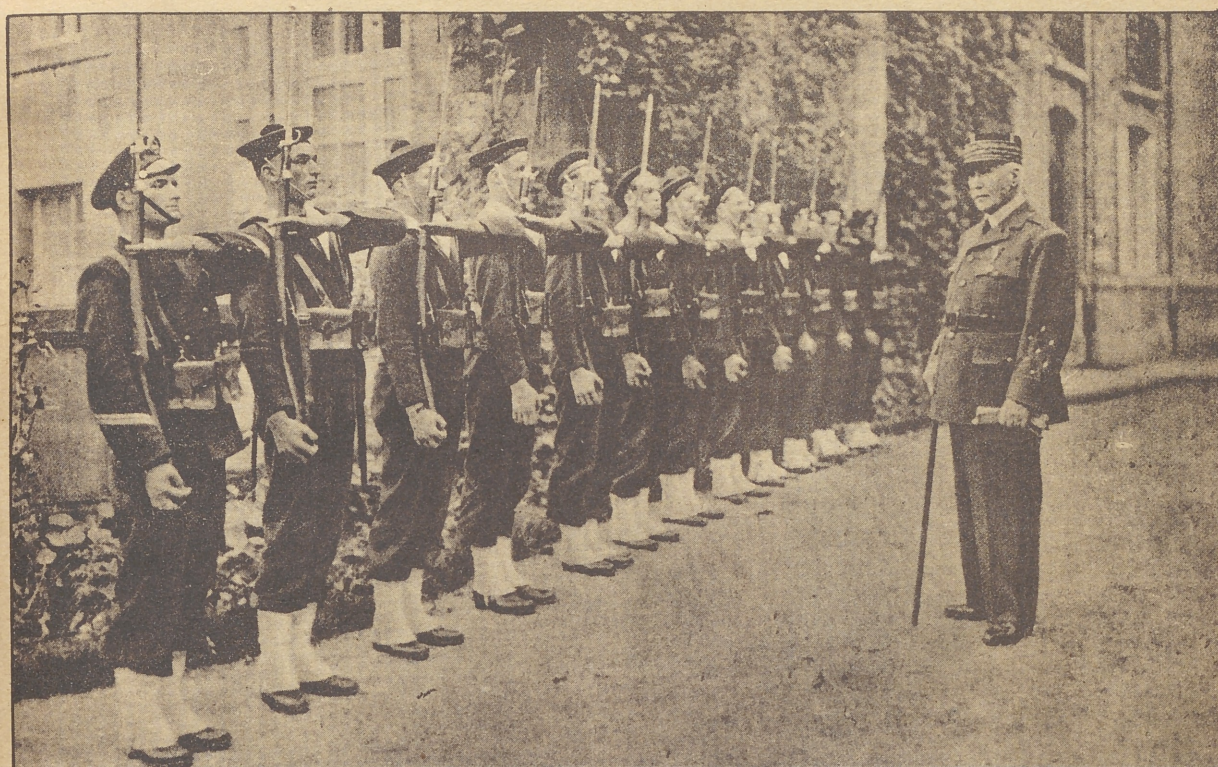
Chez les Compagnons de France.



Le Maréchal et le paysan de France.



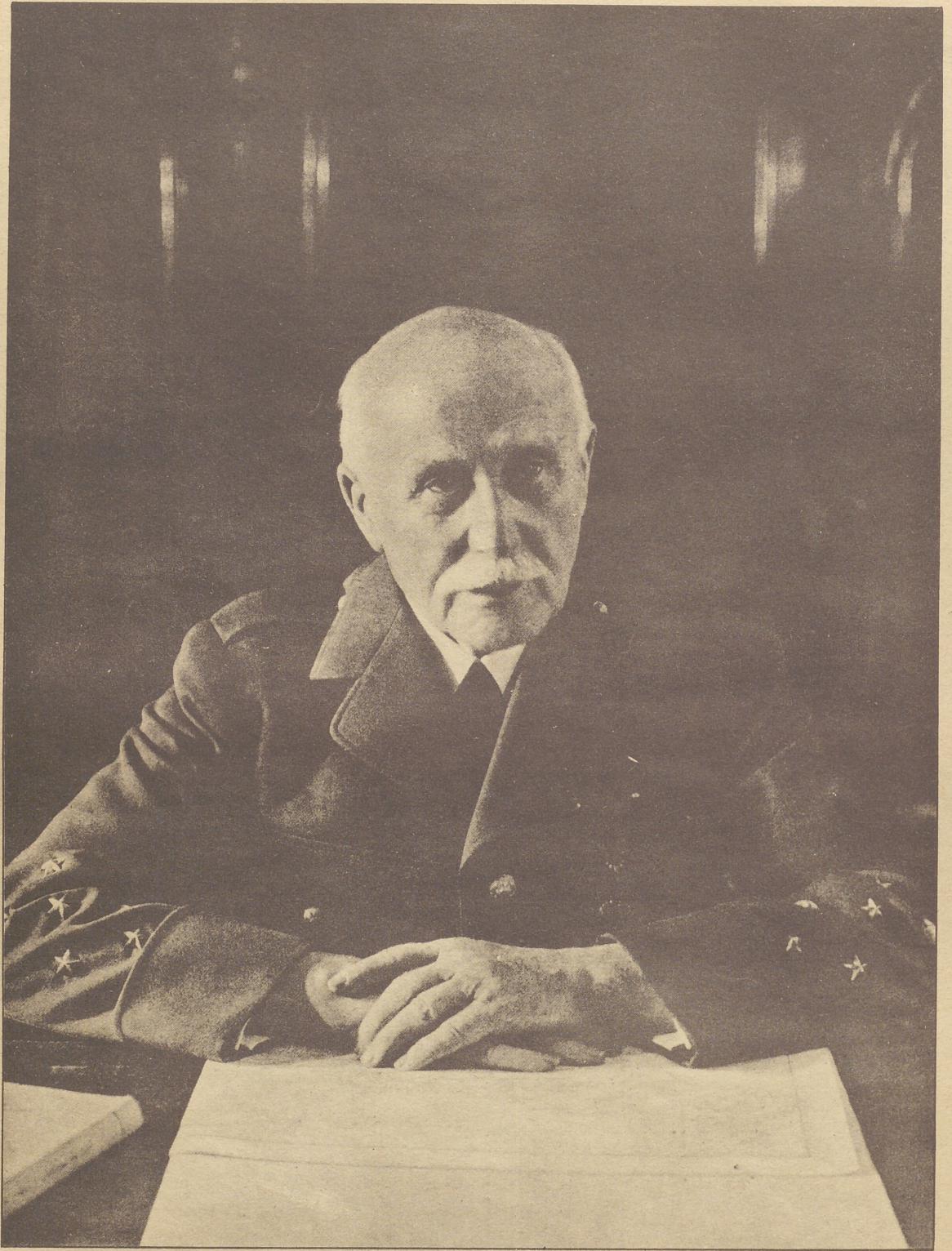
Le Maréchal à Montauban.



Garde d'Honneur



Le Maréchal à Lyon.



« Je fais à la France le don de ma personne. »

Ch. de Gaulle

LA FRANCE DE PÉGUY

PAR V. REYNES

(SUITE ET FIN) (1)

Il faudrait pouvoir citer ici toute cette admirable méditation du bûcheron où Péguy montre un homme qui abat des arbres dans la forêt glacée. Pendant que ses muscles font leur besogne, il laisse son esprit l'entretenir des choses de sa famille, de son pays, de son travail, de Dieu. Pour lui tout cela est lié. C'est la plus magnifique, et la plus simple, et la plus humaine des prières. Tandis que le corps se sanctifie dans le travail, l'âme adresse à Dieu une action de grâces pour tous les biens qu'il a mis à la disposition de l'homme ; s'humilie dans un abandon sans réserve à la volonté divine ; se sublime en un espoir sans limite dans la pérennité de la race en marche vers Dieu, sur le coin de terre qui lui a été donné comme champ d'action ; s'épanouit dans l'attente d'une vie future et d'une participation prochaine à la plénitude divine.

Ce n'est point l'enfant qui va aux champs, pense cet homme, ce n'est point l'enfant qui laboure, et qui sème, et qui moissonne et qui vendange et qui taille la vigne et qui abat les arbres et qui scie le bois.

Pour l'hiver. Pour chauffer la maison. L'hiver.

Mais est-ce que le père aurait du cœur à travailler s'il n'y avait pas ses enfants ?

Si ça n'était pas pour ses enfants...

Ils passent devant ses yeux, dans un éclair, devant les yeux de sa mémoire, devant les yeux de son âme.

Ils habitent sa mémoire et son cœur et son âme et les yeux de son âme.

Ils habitent son regard.

Dans un éclair il voit ses trois enfants qui jouent et qui rient au coin du feu.

Ses trois enfants, deux garçons et une fille.

Dont il est le père devant Dieu...

Qui lui succéderont et qui lui survivront

Sur terre.

Qui auront sa maison et ses terres

Et s'il n'a point de maison et de terre qui auront ses outils...

(1) Voir *Indochine*, n° 27, 28 et 29 des 6, 13 et 20 mars 1941.

*Et avec ses outils ses fils hériteront, ses enfants hériteront
Ce qu'il leur a donné, ce que nul ne pourrait leur ôter...
La force de sa race, la force de son sang
Car ils sont sortis de lui
Et ils sont Français et Lorrains
Fils de bonne race et de bonne maison
Or bonne race ne peut mentir.
Et par-dessus tout, ce qui est par-dessus tout, avec ses outils et avec sa
race et avec son sang ses enfants hériteront
Ce qui vaut mieux qu'une maison et un morceau de terre à laisser à
ses enfants,
La bénédiction de Dieu qui est sur sa maison et sur sa race.
La grâce de Dieu qui vaut plus que tout...
Ses deux gars le remplaceront, ses enfants tiendront sa place sur la
terre
Quand il n'y sera plus.
Sa place dans le bourg et sa place dans la vigne...
Sa place d'homme et sa place de chrétien
Sa place de paroissien et sa place de laboureur
Sa place de paysan
Sa place de père
Sa place de Lorrain et de Français
Car c'est des places, grand Dieu, qu'il faut qui soient tenues.
Et il faut que tout cela continue
Quand il n'y sera plus, comme à présent,
Sinon mieux...
Il pense avec tendresse à ce temps où il ne sera plus et où ses enfants
tiendront sa place.
Sur terre
Devant Dieu.
A ce temps où il ne sera plus et où ses enfants seront.
Et quand on dira son nom dans le bourg, quand on parlera de lui,
quand son nom sortira, au hasard des propos, ce ne sera plus de
lui que l'on parlera mais de ses fils...
Et il en est fier dans son cœur et comme il y pense avec tendresse...
Lui il sera depuis longtemps au cimetière
Entour de l'église
Lui, c'est-à-dire son corps
Côte à côte avec ses pères et les pères de ses pères
Aligné avec eux...*

Son corps, car pour son âme il y a longtemps
Qu'il l'a recommandée à Dieu...
Ses enfants feront mieux que lui, bien sûr,
Et le monde marchera mieux. Plus tard.
Il n'en est pas jaloux. Au contraire.
Ni d'être venu au monde, lui, dans un temps ingrat
Et d'avoir préparé sans doute à ses fils un temps moins ingrat.
Quel insensé serait jaloux de ses fils et des fils de ses fils...
A la pensée du temps de ses enfants, du règne de ses enfants
Sur la terre, à leur tour,
Une tendresse, une chaleur, une fierté lui monte...
Il ne sera plus, lui ; c'est entendu il ne sera plus
Il aura perdu le goût du pain.
Mais il y en aura d'autres, Dieu juste, il y en aura d'autres
Il faut l'espérer
Qui ont déjà le goût du pain et qui sauront mordre dans une bonne
miche...
Il y en aura d'autres, Dieu merci ;
Il faut que France continue
Ni France ne chômera, ni Chrétienté, ni Lorraine.
Et la paroisse ne chômera pas
Ni ne chômera point la vigne ni le blé...
La bise aigre dans la forêt
Vient à présent lui glacer deux grosses larmes qui descendent bêtement
sur ses joues
Dans les sillons creusés de ses deux joues et qui viennent se perdre
dans les broussailles de sa barbe
Comme deux glaçons.
Alors lui, riant et honteux
Et riant même tout haut
Car il est doux et il est honteux de pleurer pour un homme
Il regarde autour de lui, sans avoir l'air de regarder, si on ne le regarde
pas
Il se dépêche d'essuyer ces deux larmes sur sa joue...
Parce qu'il ne faut pas qu'un homme pleure.

**

Attaché à son sol, modelé par un effort incessant, riche de toute sa vertu d'Espérance, le peuple français, « pour qui toute vie même et toute action et toute conduite est un exercice » de noblesse, a pour mis-

sion, pour vocation de représenter dans le monde une certaine image élevée, toujours plus haute, de l'homme. Cette règle de conduite, il la puise dans sa tradition qui est à la fois essentiellement française et en même temps humaine (ou classique, « *comment pourrait-on n'être pas classique* »). Notre devoir est de suivre cette tradition, c'est-à-dire cette voie de droiture et de loyauté qui nous ont tracée nos ancêtres. C'est une nécessité vitale. « *Celui qui trahit sa race, son être, son institution propre, où veut-il que la fidélité s'attache ?* »

De tout temps, le code français fut le code même de l'honneur ; c'est-à-dire qu'il fut fondé sur un principe de franchise envers soi-même et envers les autres. Ainsi compris, l'honneur est un absolu qui se définit non pas d'après les résultats, mais dans une attitude constante, indépendante de celle que peuvent adopter les voisins et quels que soient les sacrifices qu'elle impose. Le succès importe moins que le témoignage. Le seul juge de l'honneur est la conscience qui s'examine « *jusque dans les recoins les plus secrets de l'âme et de l'être* », devant Dieu. Ainsi l'honneur peut être défini le refus, sans compromission, de toute fraude apparente ou cachée : fraude dans sa parole, fraude dans son attitude, fraude dans son travail. Seul peut parler d'honneur celui qui se présente dans son exactitude et dans son plein. La fraude et le mensonge sont à la portée de beaucoup ; la loyauté et la droiture étaient l'apanage du baron français, tel que le présente le récit de Joinville « *qui est comme un Evangile du royaume de France.* »

La devise, celle de toujours, est « sans peur et sans reproche ». C'est le système et c'est la politique de Saint Louis ; c'est le système et c'est la politique de Jeanne d'Arc ; ce doit être le système et la politique de tout ce qui est proprement français. Cette place de loyauté doit être tenue dans le monde. Elle ne l'était plus. Il appartient à notre génération de reprendre la tradition, sans défaillances.

« *Dans ce système de pensée, la bataille passe avant la victoire et la mort n'est rien au prix de la correction du combat. C'est un système fort connu, le plus antique, le plus étranger au monde moderne. Ce n'est pas seulement le système de la loyauté. C'est le système de l'héroïsme.* »

C'est essentiellement le système chrétien, le seul authentiquement, véritablement chrétien. Ce n'est pas par hasard que Jeanne d'Arc est, en même temps, notre héroïne nationale la plus parfaite et « *la sainte la plus grande après sainte Marie.* »

La France sera chrétienne ou elle ne sera pas, ou elle ne pourra plus être la France. Cela veut dire, non pas que tout Français soit contraint de suivre positivement les pratiques de l'Eglise, mais que le peuple français doit se plier sous la loi chrétienne. Née à l'aube du Christianisme, élevée dans les Evangiles, la France a grandi au fur et à mesure que grandissait la Chrétienté comme si notre Patrie puisait sa sève dans l'Eglise du Christ.

De la fidélité à la loi chrétienne, la France a tiré ses plus beaux titres de gloire ; dans la pratique de la loi chrétienne elle a acquis ses vertus les plus solides. Longtemps le sang français fut versé pour des causes qui étaient à la fois françaises et chrétiennes, et encore aujourd'hui. La France est pétrie de Christianisme. Le Français même qui s'en défend le plus, raisonne chrétiennement parce qu'il est né sur une terre chrétienne et qu'il a derrière lui d'innombrables générations modelées par la loi du Christ. Terre de liberté, terre de justice, terre de vérité, malgré les imperfections qu'entraîne l'apport humain, la France est cette terre par excellence ; pour cela même elle est terre du Christ.

Mais n'avons-nous pas oublié ce que c'est que vérité, justice et liberté ? « Il ne faut pas, dit Péguy, que dans les temps modernes les troubles démagogies politiques et parlementaires de la liberté, de la justice, de la vérité nous troublent nous-mêmes et nous fassent méconnaître ces augustes vertus. S'il fallait renoncer à toutes les valeurs de l'homme et du monde à mesure que les politiciens s'en emparent et entreprennent de les exploiter, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus rien. Il y a une liberté, une justice et une vérité qui sont sur les programmes politiques parlementaires. Mais il y a une liberté, une justice et une vérité que je dirai théologiques et qui marchent avec les théologiques. » Il y a la liberté, la justice et la vérité apportées au monde par le Christ, celles-là même annoncées dans les quatre Evangiles, glorifiées par les huit béatitudes. Ce sont ces vertus-là que les Français ont adoptées et défendues au cours des siècles. Toutes les autres ne sont que de honteux maquillages de faussaires. C'est en revenant à ses vertus propres, à ses vertus traditionnelles que la France restera vraiment, envers et contre tout, la France de Péguy, la France de toujours.

V. REYNES.

Le Maréchal a dit :

QUE TOUS LES FRANÇAIS SE GROUPENT AUTOUR DU
GOUVERNEMENT QUE JE PRÉSIDE PENDANT CES DURES
ÉPREUVES, ET FASSENT TAIRE LEUR ANGOISSE POUR N'OBÉIR
QU'A LEUR FOI DANS LE DESTIN DE LA PATRIE.

LA SEMAINE...

... EN INDOCHINE

Message du Conseil Colonial à l'Amiral Decoux

Au nom du Conseil Colonial de la Cochinchine, M. de Lachevrotière, Président de cette Assemblée, a adressé le télégramme suivant au Vice-Amiral d'Escadre Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine :

« Interprète de mes collègues du Conseil Colonial, je vous remercie d'avoir compris les intérêts supérieurs de l'Indochine liée indissolublement à la Métropole, en maintenant la paix actuellement indispensable au relèvement de la Patrie.

Les sacrifices consentis sont certainement douloureux, mais il eut été imprudent que l'Indochine engageât la France entière dans une aventure dont l'issue était douteuse.

Nous regrettons tous d'avoir dû céder une portion du territoire, mais nous comprenons qu'il eut été déraisonnable de compliquer la situation internationale actuelle en provoquant un nouveau conflit dans lequel nous nous serions trouvés complètement isolés. Vous avez mérité la reconnaissance de la Colonie à laquelle vous dévouez votre activité et dont vous avez défendu au mieux les intérêts. »

La convention franco-siamoise serait signée fin mars

On apprend de source autorisée que la convention franco-thaïlandaise, qui déterminera les moyens d'application des termes de la médiation acceptée à Tokyo, le 11 mars, par la Thaïlande et la France, sera vraisemblablement signée à la fin de mars ou au début d'avril. La convention réglera notamment les mesures à prendre pour le réajustement de la frontière et pour la création de la Commission mixte de la délimitation de la frontière.

A cet effet, quatre experts chargés de participer à l'établissement des accords définitifs avec la Thaïlande sont partis pour Tokyo.

Ce sont MM. Barrault et Michaudel, Administrateurs des Services civils, ainsi que MM. Joubert et Jay, Ingénieurs principaux des Travaux publics.

De Vichy à Hanoi

Au début de mars, avant l'aboutissement des pourparlers de Tokyo, le Contre-Amiral Platon, en sa qualité de Secrétaire d'Etat aux Colonies, avait tenu à adresser au Vice-Amiral Jean Decoux le télégramme suivant :

— Dans une conjoncture si douloureuse pour l'Indochine, le Gouvernement français s'inspire des mêmes vœux et des mêmes préoccupations que vous-même. Nous rendons un plein hommage au patriotisme qui inspire constamment votre conduite et, dans un moment historique si délicat, nous nous félicitons de vous savoir à la tête de l'Indochine.

Après la signature de l'accord du 11 mars :

Je tiens à vous associer au témoignage de reconnaissance que j'envoie d'autre part au Gouverneur Général Robin. Avec lui et avec notre Ambassadeur, M. Arsène Henry, vous avez défendu les intérêts de l'Indochine, en de difficiles et pénibles circonstances, de toute votre énergie et dans toute la mesure des possibilités.

Le ravitaillement de la zone non-occupée de la France

Sans être trop optimiste, on peut envisager la possibilité, plus ou moins lointaine, d'un relâchement — il ne serait question que d'un relâchement — des blocus au profit des populations européennes non-belligérantes vivant sous la coupe du Reich.

Pour ce qui est de la zone libre de France, il semble bien que le Gouvernement français soit parvenu, grâce à l'amitié franco-américaine, à obtenir de l'Angleterre que le ravitaillement ne soit plus saisi.

On annonce que de gros cargos cinglent actuellement sur Marseille, porteurs de précieux produits pharmaceutiques et alimentaires.

... DANS LE MONDE

Deux discours cette semaine caractérisent, en fait, la position du conflit ; l'un est américain et fut prononcé par Roosevelt. Le second est allemand et son auteur est Hitler.

Le discours de Franklin Roosevelt

Voici quelques passages typiques de celui du Président :

— Désormais, notre aide aux Démocraties est entière. Toute la puissance industrielle des Etats-Unis et toute leur intelligence sont concentrées dans une lutte contre le totalitarisme qui ne cessera que par sa défaite.

Il n'y a plus à considérer qu'il puisse y avoir quelque relativité dans notre position, je le dis afin que personne ne puisse spéculer sur notre détermination ou l'interpréter différemment...

— Les Etats-Unis doivent envoyer tout ce qui peut constituer une aide pour la Grande-Bretagne, la Grèce et la Chine, ceci de la façon la plus rapide et la plus efficiente.

Je crois que lorsque notre rendement donnera à plein, les Démocraties seront à même de prouver que les totalitaires ne pourront gagner la guerre.

Désormais un million et demi d'Américains travaillent âprement à constituer le matériel de nos forces armées. Les leaders du monde du travail comme ceux des affaires réalisent qu'il est nécessaire à la sauvegarde de leur propre existence d'accepter un sacrifice qui doit être commun à tous, parce qu'il s'agit de servir une grande cause commune...

— Notre pays est en train de devenir ce que le peuple des Etats-Unis demandait qu'il soit : c'est-à-dire vraiment l'arsenal des Démocraties...

Ce que dit le Chancelier allemand

— La bataille s'intensifie dans les airs et sur mer. Nous avons à transformer nos victoires en victoire finale. La Wehrmacht est l'instrument de guerre le plus puissant que nous ayons jamais possédé...

Nous instaurerons un meilleur ordre. Il s'agit de la liberté de notre peuple.

La responsabilité des événements incombe à Churchill, qui dès 1936 déclarait qu'il fallait abattre l'Allemagne dans une guerre, l'Allemagne devenant trop puissante...

Ce sont la Grande-Bretagne et la France qui ont voulu cette guerre. Sans doute pas les peuples de ces pays, mais leurs politiciens soutenus par la franc-maçonnerie et la juiverie...

Les opérations

La guerre aérienne, la guerre sur mer, continuent à s'intensifier tragiquement. L'Afrique italienne, peu à peu, continue à céder. Les Anglais ont repris pied en Somalie britannique, ils ont occupé la capitale Berbera, par un débarquement parfaitement réussi.

LA VIE INDOCHINOISE

Un mandarin au XVI^e siècle

M. Tran-van-Giap, diplômé de l'Ecole des Hautes Etudes de la Sorbonne et de l'Institut des Hautes Etudes chinoises de Paris, Assistant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, a fait, le 17 mars 1941, à Hanoi, au Musée Louis-Finot, une conférence sur la *Vie d'un mandarin annamite du XVI^e siècle d'après une stèle funéraire découverte dans la région de Đông-Son à Thanh-Hoa*.

M. Tran-van-Giap a commencé par donner à son auditoire des notions sommaires sur l'organisation mandarinale dans l'ancien Annam, et par préciser la nature des sources relatives aux vies des mandarins annamites d'autrefois.

Ensuite, M. Tran-van-Giap a rendu compte de la découverte d'une stèle funéraire destinée à être enfouie près du tombeau du marquis de Bàn-Khê, un mandarin annamite du XVI^e siècle. Cette découverte date de 1936 mais elle n'a pas encore été jusqu'ici étudiée d'une manière sérieuse et détaillée. Cette stèle a été trouvée au village de Tinh-Xa, huyên de Đông-Son, dans la province de Thanh-Hoa, non loin de la route qui va de Thanh-Hoa à Samson, enfouie à une profondeur d'environ 60 centimètres. Elle est en marbre blanc et se compose de deux parties s'emboîtant l'une dans l'autre, et portant des inscriptions en caractères chinois.

Cette stèle appartient à la catégorie des pierres commémoratives de tombeaux gravées d'inscriptions relatant la vie et la généalogie de celui qui repose dans la sépulture. Elles sont ensevelies devant la tombe par les enfants du défunt quelque temps après l'enterrement.

M. Tran-van-Giap a donné à ce sujet des explications détaillées d'après des documents chinois datés des Song et des Ming, c'est-à-dire du VIII^e au XIV^e siècle et d'après des auteurs bouddhistes annamites du XIV^e au XIX^e siècle. Ceux-ci renseignent sur l'origine historique de ces stèles funéraires, le modèle de leurs inscriptions, le système d'ensevelissement des pierres et les raisons pour lesquelles elles doivent être ensevelies devant la sépulture.

M. Tran-van-Giap a rendu compte également des découvertes archéologiques similaires faites en Chine, à An-Yang, en 1910 et en 1928, qui fournissent des confirmations sûres tant pour la date que pour l'emploi rituel des stèles funéraires. Ces explications ont permis de mettre fin à l'incertitude au sujet de la nature de la stèle de Thanh-Hoa.

Puis M. Tran-van-Giap a étudié la vie du mandarin annamite, marquis de Bàn-Khê, en se basant sur la traduction du texte des inscriptions de la stèle. C'était un mandarin militaire, né en 1448 et mort en 1511, âgé de 64 ans. Il débuta en 1470 dans la carrière mandarinale militaire. En 1494, grâce à ses talents et aux services qu'il avait rendus, il devint Ministre des Travaux publics. En

1509, il fut désigné comme commandant en second de la 2^e Colonne de l'Armée impériale. Il remporta alors plusieurs victoires et redevint ainsi mandarin militaire. En 1511, ayant pris sa retraite, il fut promu au titre de Baron de Bàn-Khê. Durant quarante années, il participa à des événements politiques de grande importance. Ceci nous permet de croire qu'au XVI^e siècle, en Annam, la distinction entre mandarins civils et militaires n'était pas bien nette. Un militaire instruit et capable pouvait devenir ministre. Et les militaires de ce siècle devaient posséder une certaine culture littéraire. La carrière des militaires ne se bornait donc pas seulement au maniement des armes et aux exercices physiques.

Pour conclure, M. Tran-van-Giap a dégagé en termes sobres et précis les points caractéristiques de la vie du marquis de Bàn-Khê en la comparant à celle des autres mandarins. Le marquis de Bàn-Khê fut admis dans le mandarinat par une voie qu'on ignore ; mais il ne passa sûrement pas par la voie des concours, bien que des examens militaires aient eu lieu en Annam bien avant le XVI^e siècle. Notre marquis était, semble-t-il, imbu de préceptes confucéens. Ayant participé à la restauration de la dynastie par la proclamation du roi Hồng-Thuân, il ne voulut pas reconnaître le roi Doan-Khanh : le nom de ce règne ne figure pas sur sa stèle.

M. Tran-van-Giap conclut en montrant que l'influence de la civilisation chinoise des Ming fut prédominante en Annam du XVI^e siècle. L'étude de la vie du marquis et surtout des inscriptions de sa stèle funéraire fournit ainsi des matériaux précieux pour le passé littéraire, social et archéologique de l'Annam.

La plupart des illustrations projetées sur l'écran par M. Tran-van-Giap sont des reproductions directes des ouvrages chinois et des monuments annamites, notamment le portrait en peinture sur soie de Nguyễn-Trai, mandarin annamite du milieu du XV^e siècle, et son temple au village de Nhi-Khê, dans la province de Hadong.

Marco-Polo

Dans une conférence à l'Université de Hanoi, M. Bourotte a retracé la vie et les aventures de Marco Polo.

Parti de Saint-Jean d'Acre au début de l'hiver 1271, le Vénitien Marco Polo accompagna son père et son oncle, deux négociants qui retournaient à Cambaluc (Pékin), capitale des Mongols, dont le Grand Khan, Koubilaï, les avait chargés d'un message à l'adresse du Pape.

Le Grand Khan rêvait de se voir accepté comme Souverain par l'Europe chrétienne. Les Francs des Etats latins du Levant, menacés par les Turcs, espéraient du secours des Mongols contre les Musulmans.

Les guerres menées contre Koubilaï Khan par ses cousins devaient détourner les Polo de la route la plus commode et la plus fréquentée, qui passait par Tokmak, le cours supérieur de l'Ili et la Djoungarie.

Marco Polo, son père et son oncle traversèrent la Perse et parvinrent à Ormuz ; faute d'un bateau qui leur eut permis de gagner la Chine par mer, ils remontèrent vers le nord jusqu'à l'Amou Daria, dont la vallée supérieure s'insinue à travers les monts du Pamir. Ils franchirent le « Toit du Monde » après soixante jours d'efforts, par la dépression du Sarikol et Tachkourgan (« Halte des Marchands » des itinéraires de l'antiquité), située sur un affluent de la rivière de Yarkend. Ils avaient gagné l'actuel Turkestan chinois. Les rares oasis échelonnées au pied septentrional du Tien Chan (Pein, Tchertchen), les aidèrent à parcourir les 1.200 kilomètres de déserts qui s'étalent au sud du Tarim. Par Touden Houang, Kan Tchéou où ils séjournèrent un an, ils atteignirent Ning Hia sur le Fleuve Jaune. Une escorte envoyée par Koubilaï les y attendait. Ils gagnèrent ainsi Chang Tou,

capitale d'été du Grand Khan, après trois ans et demi de voyage.

Koubilaï leur fit bon accueil. Les trois Vénitiens devaient partager pendant 17 ans la vie des barons de la Cour Impériale.

Marco Polo, dans le livre de la *Découverte du Monde*, fait connaître les splendeurs de cette Cour, l'organisation de l'Empire et la vie des Mongols.

Apprécié par le Grand Khan pour la qualité des rapports qu'il lui faisait au retour de ses voyages, Marco Polo fut chargé de missions, notamment en Chine méridionale et jusqu'à Tali Fou et à la frontière birmane ; plus tard, le long de la côte, jusqu'à Hang Tchéou.

Les trois Vénitiens regagnèrent l'Europe après 17 ans de séjour en Extrême-Orient. Koubilaï les chargea d'accompagner une Princesse mongole destinée au Khan de Perse. Le voyage se fit par mer et par l'Iran de 1291 à 1295.

Les titres décernés à Marco Polo par la Cour de Pékin ne furent pas toujours aussi sensationnels que le veut la légende. Marco Polo fut chargé d'un emploi dans l'Administration impériale, il fut adjoint trois ans au sous-préfet de Yang Tchéou, vraisemblablement ambassadeur au Champa en 1288 et en Inde.

La fortune qu'il rapporta de ses voyages paraît assez modeste, et les Vénitiens qui lui donnèrent, ainsi qu'à son livre, le surnom de « Milione », affectèrent un grand scepticisme à l'égard de ses grandeurs et de ses récits.

Cependant le livre de Marco Polo, écrit par Rustinien de Pise dans la cellule qu'il partageait à Gênes avec Marco Polo, fait prisonnier lors de la défaite navale des Vénitiens à Layas, en 1298, ce livre stimula la fièvre de voyages qui devait mener les Occidentaux vers les pays de l'or et de la soie, par le Cap de Bonne-Espérance, et provoquer la découverte de l'Amérique.

Charbon

L'Amiral Decoux s'est rendu le 21 mars à Uông-Bi, où il a visité les installations des Charbonnages de Đông-Triêu.

Il s'est rendu à la Mine Clotilde, dont les tailles fournissent actuellement 5 à 600.000 tonnes par an d'un anthracite de haute qualité, soit environ le quart de la production totale de l'Indochine en charbon. Il y a suivi toutes les opérations de l'extraction, et a remis un don à un groupe de mineurs annamites qui récemment, lors d'un accident, se sont dévoués au péril de leur vie pour sauver un de leurs camarades.

L'Amiral Decoux, à la sortie de la mine, s'est fait montrer le trajet et le traitement suivis par le charbon jusqu'au port d'embarquement de Port-Redon.

M. Lataste, Directeur Général de la Société, lui a présenté ses principaux collaborateurs, et lui a fait parcourir le village des mineurs, où vivent actuellement une vingtaine de milliers d'habitants, dont 7.000 ouvriers. Différentes œuvres sociales ont été réalisées par la Société en faveur de son personnel, notamment un hôpital, une école et ses habitations modèles.

L'activité sociale de l'Impératrice d'Annam

S. M. l'Impératrice Nam-Phuong s'occupe activement des œuvres sociales.

Aussi à l'aise quand Elle se trouve avec les rites et le protocole que lorsqu'Elle est en face des obligations d'une cour modernisée, un sentiment de profonde charité La fait aussi sortir de Son palais et aller vers les misères, vers les souffrances à soulager. On La voit visiter les pouponnières, les crèches, les hôpitaux aux côtés de Mme Graffeuil, qui est pour Elle un amie précieuse. Au

lendemain de la naissance du prince Bao-Long, Sa première pensée fut pour les pauvres ; Sa cassette personnelle s'ouvrit largement au profit des œuvres de bienfaisance et d'assistance.

Après un voyage en Indochine au cours duquel elle avait été reçue par S. M. Nam-Phuong, Mme Henriette Chandet, dans l'*Echo de Paris*, portait ce jugement si exact : « On sent que les préoccupations sociales hantent ce jeune cœur, et c'est merveille de songer que dans cette âme de vingt ans, à laquelle la vie a tout donné, réside à un si haut point le sens des responsabilités, le besoin de se consacrer à la souffrance. »

Depuis 1936, la renommée de la Souveraine ne s'est que mieux affirmée, jusque dans la Métropole même. L'Académie de Médecine Lui a offert sa Médaille d'Or. La Grande Chancellerie Lui a offert à son tour la Commanderie de l'Ordre de la Santé Publique, Répondant aux discours qui Lui furent adressés à cette occasion, Elle a dit ces simples mots qui constituent tout un programme :

« Je suis heureuse de l'hommage qui, en ma personne, s'adresse au Trône dont je ne fais qu'interpréter la volonté souveraine en aidant dans toute ma mesure les œuvres sociales et médicales. Je ne souhaite que pouvoir mieux faire chaque jour dans cette direction, suivant les intentions de Sa Majesté l'Empereur. Nos sujets sauront nous imiter. Si Notre règne voit, par la collaboration franco-annamite, s'épanouir les initiatives charitables, rien ne pourra nous donner plus de satisfaction. »

La femme annamite

De Lê-Hoang-Long, dans la Patrie Annamite :

La femme conjugait naguère ses efforts avec ceux du mari pour subvenir aux besoins de la maisonnée et aux frais d'éducation des enfants. L'homme était-il trop pris par les soins de sa culture intellectuelle et morale, elle prenait courageusement sur elle de travailler pour tous. Qu'elle se surmenât ou non, peu importait : l'essentiel était sinon la réussite du mari aux fameux concours, du moins la possibilité pour lui de s'instruire. La satisfaction morale du devoir accompli lui donnait chaque matin de nouvelles forces pour finir sa journée. Ce qui était vrai autrefois, l'est encore aujourd'hui.

En un mot, le travail est pour la femme annamite, un noble apostolat que de médiocres avantages matériels sont incapables de lui faire abandonner. Combien d'épouses et de mères se refusent le repos bien gagné après la nomination aux fonctions d'Etat de leurs maris ou de leurs fils !

On se tromperait cependant si l'on croyait que cette activité incomparable fait perdre à notre compatriote du beau sexe quelque peu de sa féminité. Bien au contraire. La douceur est toujours son apanage. Nos relations familiales et sociales en sont profondément imprégnées. Il n'est pas jusqu'à sa voix et son sourire qui ne soient délicieusement captivants par une sorte d'auto-surveillance, de discrétion naturelle qui commande le respect et qui décuple l'admiration.

En dehors de cet héroïsme quotidien nécessaire à la vie et à la prospérité de notre société, notre histoire nationale avait été maintes fois illustrée par de grandes figures de femmes qui, par leurs vertus ou leur civisme, ne le cédaient en rien à leurs sœurs romaines de l'antiquité. Des femmes poètes avaient enrichi notre patrimoine culturel et à travers leurs rimes gracieuses nous admirons encore la qualité de leur génie et le charme de leur cœur.

Les nouvelles conditions de notre évolution ayant rompu nos vieux cadres et préparé l'avènement d'une nouvelle organisation sociale, il s'est formé notamment dans

les villes et leurs environs une catégorie de femmes à qui leur situation privilégiée a permis d'acquérir l'instruction moderne ou d'en subir les influences. Il y a chez elles un effort d'adaptation se traduisant par un désir de modernisation, qui parfois n'échappe pas à certains frottements en cette période transitoire.

Quoi qu'il en soit, et en dehors de quelques éléments qui en sont encore à chercher leur voie, les femmes annamites n'en continuent pas moins à assumer bravement les devoirs et les charges attachés à leur destinée.

Les vertus foncières de la race ont leur sanctuaire dans le cœur de ces femmes pour qui le Travail est sacré et la Famille sainte.

NAISSANCES, MARIAGES, DÉCÈS...

Naissances.

COCHINCHINE

— MARIE-CLAUDE, fille de M^{me} et du Chef de Bataillon Baudot, Commandant d'Armes à Mytho (13 mars 1941).

TONKIN

— GUILBERT-JEAN-GABRIEL-MICHEL, fils de M^{me} et M. Joseph Ponnau, Commis du Trésor (13 mars 1941).

— JACK, fils de M^{me} et M. Roger Franchisse, Caporal-chef (13 mars 1941).

— COLETTE-LAURE, fille de M^{me} et M. Pierre Borriillot, Sous-brigadier de la Police Municipale (14 mars 1941).

— ANDRÉ, fils de M^{me} et M. Manuel Peiffer, Artillerie coloniale (15 mars 1941).

— JEAN-PIERRE-ARMAND-YVES-LÉON, fils de M^{me} et M. Guillou, Ingénieur des Arts et Manufactures, Industriel à Haiphong (17 mars 1941).

— LOUIS-AURICE-LUCIEN-HENRI, fils de M^{me} et feu Lieutenant Maurice Raymond (17 mars 1941).

— ADELE-GILBERTE, fille de M^{me} et M. Casimir Fondebila, Chef d'équipe des P. T. T. (17 mars 1941).

Mariages.

TONKIN

— M. LE-THO-LAM, Secrétaire des Résidences, avec M^{lle} LE-KHAI à Tuyên-quang (18 mars 1941).

— M. GUILBERT-JEAN-MARIE SAUNÉ, Sergent, avec M^{lle} YVETTE-MADELEINE MICHELOT (21 mars 1941).

— M. DINH-DAO-HONG, Correspondant du *Viêt-Bao* à Ninh-binh, avec M^{lle} NGUYEN-KIM-DUC (22 mars 1941).

Décès.

ANNAM

— M. TRAN-THANH, Infanterie coloniale (14 mars 1941).

— S. E. HO-DAC-TRUNG, Marquis de Khanh-My, père du Ministre des Finances Ho-dac-Khai, à Huê (21 mars 1941).

COCHINCHINE

— JULES DUSSOL, Contrôleur des Douanes et Régies (13 mars 1941).

— M. EUGÈNE ANDREI, Membre du personnel navigant de la Compagnie des Messageries Maritimes (17 mars 1941).

TONKIN

— Le R. P. GÉRARD MICHAUD, de la Communauté des Rédemptoristes de Thai-ha-Ap (15 mars 1941).

— M. PHAN-HUY-CHUONG, père du Docteur Phang Mis-sao et du Professeur Phang-gine-Sao (18 mars 1941).

— M^{me} ANNA TRAN-VAN-LUU, épouse de M. Tran-van-Luu, Agent Technique du Cadastre de Hanoi (20 mars 1941).

— M. LOUIS PINEL, Inspecteur principal de 1^{re} classe de la Sûreté (21 mars 1941).

Le Maréchal a dit :

PUISSE NOTRE CHÈRE JEUNESSE DE FRANCE ACCEPTER NOTRE MOT D'ORDRE " SERVIR ", ET GARDER SA FOI DANS LES DESTINÉES DE LA PATRIE.

LES BONNES RECETTES

Macarons d'Amiens

Prenez 250 gr. d'amandes sèches, pesées après avoir enlevé les coques.

Mélangez cette pulpe d'amande écrasée en purée fine avec 250 gr. de sucre en poudre. Pilez ce mélange dans un bol avec le dos d'une cuillère. Ajoutez petit à petit, 3 blancs d'œufs et 3 cuillerées à café de marmelade d'abricots. Mélangez intimement la masse. Ceci étant fait, cueillez-en des portions égales à la cuillère à soupe et répartissez-les par petits tas sur une feuille de papier beurré et faites cuire à four très, très doux. Il faut compter une demi-heure de cuisson.

Tranches de vieille gratinées à l'Alsacienne

Pour 6 personnes : 6 tranches de poisson vieille de 1 cent. 1/2 d'épaisseur, 350 gr. de nouilles fraîches, 125 gr. de gruyère ou cheddar râpé, 125 gr. de beurre frais.

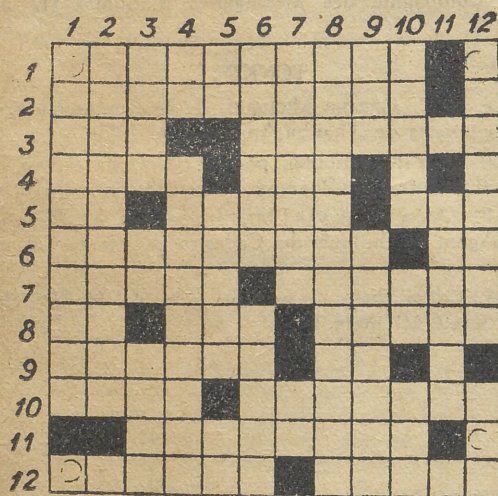
Faire cuire les nouilles à l'eau salée, fariner les tranches de poisson, les faire frire à la poêle avec la moitié

du beurre en prenant soin de ne pas les laisser brunir ; temps de cuisson : douze à quinze minutes. Beurrer légèrement le fond d'un plat à gratin, le garnir avec les nouilles égouttées, poivrer un peu et placer les tranches de poisson sur ce lit, saupoudrer de gruyère, arroser avec le reste du beurre fondu et faire gratiner.

Rôti de veau à la créole

(A servir avec une purée d'oseille) Pour cinq personnes : 1 kg. 250 de noix, longue ou quasi de veau, 250 gr. de riz, 1 kilo d'oseille, 30 à 40 gr. de beurre frais, sel, poivre, une pincée de sucre. Lavez le riz, cuisez-le à l'eau bouillante salée avec un bouquet garni et un ou deux oignons qui le parfument agréablement. Blanchissez l'oseille à l'eau bouillante (un bouillon y suffit), rafraichissez-la à l'eau froide, plongez-la dans une seconde eau bouillante. Quelques minutes d'ébullition suffisent à la cuire. Egouttez-la à fond puis passez-la. Liez-la avec une béchamel complétée par 3 à 4 cuillerées de crème fraîche. Assaisonnez. Mettez le jus du veau en saucière. Dressez le veau entouré du riz créole et faites passer en même temps la purée d'oseille.

MOTS CROISÉS N° 23



Horizontalement.

1. — Phénomène tératologique.
2. — Président des jeux publics, chez les Grecs.
3. — Système montagneux d'une partie de la côte méditerranéenne en Afrique du Nord — Action de faire des pelotes de tabac à chiquer (pluriel).
4. — Le berceau de notre civilisation — Entendu.
5. — Points opposés sur la rose des vents — Voyageur et antiquaire français né à Rouen (1664-1737) — Femme de Saturne.
6. — Priveras de ce qui embellit — Le premier dans son genre.
7. — Lettre grecque — Délié, dégagé.
8. — Article ou pronom — Sans ornements — Titre des descendants de Mahomet (pluriel).
9. — Insérées sur — Pronom personnel.
10. — Etoile du nouveau monde — Aéroplanes.
11. — Spirale.
12. — Cours dallées d'une maison — Petit loir gris qui exhale une odeur désagréable.

Verticalement.

1. — Danses d'origine provençale.
2. — Façon de se comporter.
3. — Nom donné aux religieux persans — Deux cinquièmes d'une « pinte » — Sens de ce qui convient.
4. — Deux lettres de Caën — Retrancheur d'un ouvrage d'esprit les parties inutiles.
5. — Fille d'Inachos — Oxyde d'un corps simple métallique dont les sels sont radifères — Lettre grecque.
6. — D'une cruauté excessive — Habitations en bois de sapin.
7. — Chef-lieu de Canton du département des Deux-Sèvres — De bas en haut, adverbe de lieu.
8. — Ville de Georgie.
9. — Retranche — Trop souvent, hélas ! synonyme de bifteck.
10. — Rivière de l'Amérique du Sud — Mesure itinéraire chinoise — Anagramme de « arc ».
11. — Carton à jours pour le coloriage.
12. — Décomposés dans leurs détails — Confus.

Solution des mots croisés n° 22

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	S	O	P	O	R	I	F	I	Q	U	E	S
2	P	L	A	M	E	R		N	U		S	I
3	L	A	C	A		I	S	A	I	E		L
4	A	C	O	N	I	T	I	N	E		M	
5	N	E	T		R	I		I	T	H	O	S
6	C		I	R	I	S	A	T	I	O	N	S
7	H	A	L	O	T		N	E	S	L	E	
8	N	I	L		I	H	S		M	A	T	E
9	I	R	E		S	Y	E	N	E		I	V
10	Q	U	E	L		M		O		A	S	A
11	U	R		O	P	E	R	C	U	L	E	S
12	E	E	T	I	O	N		E	T	I	R	E

LES ATELIERS DE L'IMPRIMERIE

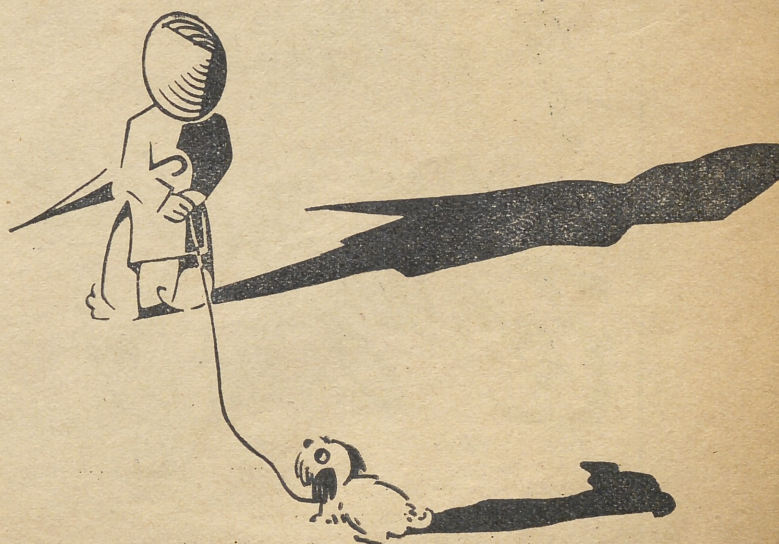
G.TAUPIN & CIE

SONT TRANSFÉRÉS

8,10,12, RUE DUVILLIER

PRÈS DE LA PLACE NEYRET
(PASSAGE A NIVEAU)

Tél. 141 & 218



LOTÉRIE INDOCHINOISE



Tr. TANLOC